

Je crois qu'il en pensa de même, mais il fit son métier. Il m'enfila de longs raisonnemens, où je ne compris rien du tout ; puis en conséquence de la sublime théorie il commença *in anima vili* la cure expérimentale qu'il lui piût de tenter. Elle étoit si pénible, si dégoûtante, & opéroit si peu, que je m'en lassai bientôt ; & au bout de quelques semaines voyant que je n'étois ni mieux ni pis, je quittai le lit & repris ma vie ordinaire, avec mon battement d'arteres & mes bourdonnemens, qui depuis ce tems-là, c'est-à-dire depuis trente ans, ne m'ont pas quitté une minute.

J'avois été jusqu'alors grand dormeur. La totale privation du sommeil, qui se joignit à tous ces symptômes, & qui les a constamment accompagnés jusqu'ici, acheva de me

persuadér qu'il me restoit peu de tems à vivre. Cette persuasion me tranquillisa pour un tems sur le soin de guérir. Ne pouvant prolonger ma vie, je résolus de tirer du peu qu'il m'en restoit tout le parti qu'il étoit possible ; & cela se pouvoit par une singulière faveur de la nature, qui dans un état si funeste m'exemptoit des douleurs qu'il sembloit devoir m'attirer. J'étois importuné de ce bruit, mais je n'en souffrois pas : il n'étoit accompagné d'aucune autre incommodité habituelle, que de l'insomnie durant les nuits, & en tout tems d'une courte haleine qui n'alloit pas jusqu'à l'asthme, & ne se faisoit sentir que quand je voulois courir ou agir un peu fortement.

Cet accident qui devoit tuer mon corps, ne tua que mes passions, &

152 LES CONFESIONS.

j'en bénis le Ciel chaque jour, par l'heureux effet qu'il produisit sur mon ame. Je puis bien dire que je ne commençai de vivre que quand je me regardai comme un homme mort. Donnant leur véritable prix aux choses que j'allois quitter, je commençai de m'occuper de soins plus nobles, comme par anticipation sur ceux que j'aurois bientôt à remplir & que j'avois fort négligés jusqu'alors. J'avois souvent travesti la religion à ma mode; mais je n'avois jamais été tout-à-fait sans religion. Il m'en coûta moins de revenir à ce sujet si triste pour tant de gens, mais si doux pour qui s'en fait un objet de consolation & d'espérance. Maman me fut en cette occasion beaucoup plus utile que tous les théologiens ne me l'auroient été.

Elle qui mettoit toute chose en sys-

LIVRE VI. 153

tême, n'avoit pas manqué d'y mettre aussi la religion; & ce système étoit composé d'idées très-dissimilaires, les unes très-saines, les autres très-folles, de sentimens relatifs à son caractère, & de préjugés venus de son éducation. En général, les croyans font Dieu comme ils font eux-mêmes; les bons le font bon, les méchans le font méchant; les dévots haineux & bilieux ne voient que l'enfer, parce qu'ils voudroient damner tout le monde: les ames aimantes & douces n'y croient gueres; & l'un des étonnemens dont je ne reviens point, est de voir le bon *Fenelon* en parler dans son *Télémaque*, comme s'il y croyoit tout de bon: mais j'espère qu'il mentoit alors; car enfin, quelque véridique qu'on soit, il faut bien mentir quelquefois quand on est évêque. Maman ne mentoit

pas avec moi ; & cette ame sans fiel ; qui ne pouvoit imaginer un Dieu vindicatif & toujours courroucé, ne voyoit que clémence & miséricorde où les dévots ne voient que justice & punition. Elle disoit souvent qu'il n'y auroit point de justice en Dieu d'être juste envers nous, parce que ne nous ayant pas donné ce qu'il faut pour l'être, ce seroit redemander plus qu'il n'a donné. Ce qu'il y avoit de bizarre étoit que sans croire à l'enfer, elle ne laissoit pas de croire au purgatoire. Cela venoit de ce qu'elle ne savoit que faire des ames des méchans, ne pouvant ni les damner ni les mettre avec les bons jusqu'à ce qu'ils le fussent devenus ; & il faut avouer qu'en effet, & dans ce monde & dans l'autre, les méchans sont toujours bien embarrassans.

Autre bizarrerie. On voit que toute

la doctrine du péché originel & de la rédemption est détruite par ce systême, que la base du christianisme vulgaire en est ébranlée, & que le catholicisme au moins ne peut subsister. Maman cependant étoit bonne catholique, ou prétendoit l'être, & il est sûr qu'elle le prétendoit de très-bonne foi. Il lui sembloit qu'on expliquoit trop littéralement & trop durement l'Écriture. Tout ce qu'on y lit des tourmens éternels lui paroissoit comminatoire ou figuré. La mort de Jésus-Christ lui paroissoit un exemple de charité vraiment divine, pour apprendre aux hommes à aimer Dieu & à s'aimer entr'eux de même. En un mot, fidelle à la religion qu'elle avoit embrassée, elle en admettoit sincèrement toute la profession de foi ; mais quand on venoit à la discussion de chaque article, il se trou-

voit qu'elle croyoit tout autrement que l'Eglise, toujours en s'y soumettant. Elle avoit là-dessus une simplicité de cœur, une franchise plus éloquente que des ergoterics, & qui souvent embarrassoit jusqu'à son confesseur; car elle ne lui déguisoit rien. Je suis bonne catholique, lui disoit-elle, je veux toujours l'être; j'adopte de toutes les puissances de mon ame les décisions de Sainte Mere Eglise. Je ne suis pas maîtresse de ma foi, mais je le suis de ma volonté. Je la soumets sans réserve, & je veux tout croire. Que me demandez-vous de plus?

Quand il n'y auroit point eu de morale chrétienne, je crois qu'elle l'auroit suivie, tant elle s'adaptoit bien à son caractère. Elle faisoit tout ce qui étoit ordonné, mais elle l'eût fait de même quand il n'auroit pas été

ordonné. Dans les choses indifférentes elle aimoit à obéir; & s'il ne lui eût pas été permis, prescrit même de faire gras, elle auroit fait maigre entre Dieu & elle, sans que la prudence eût eu besoin d'y entrer pour rien. Mais toute cette morale étoit subordonnée aux principes de M. de *Tavel*, ou plutôt elle prétendoit n'y rien voir de contraire. Elle eût couché tous les jours avec vingt hommes en repos de conscience, & sans même en avoir plus de scrupule que de desir. Je fais que force dévotes ne sont pas sur ce point plus scrupuleuses; mais la différence est qu'elles sont séduites par leurs passions, & qu'elle ne l'étoit que par ses sophismes. Dans les conversations les plus touchantes, & j'ose dire les plus édifiantes, elle fût tombée sur ce point sans changer ni d'air ni de ton, sans

se croire en contradiction avec elle-même. Elle l'eût même interrompue au besoin pour le fait, & puis l'eût reprise avec la même sérénité qu'auparavant : tant elle étoit intimement persuadée que tout cela n'étoit qu'une maxime de police sociale, dont toute personne sensée pouvoit faire l'interprétation, l'application, l'exception, selon l'esprit de la chose, sans le moindre risque d'offenser Dieu. Quoique sur ce point je ne fusse assurément pas de son avis, j'avoue que je n'osois le combattre, honteux du rôle peu galant qu'il m'eût fallu faire pour cela. J'aurois bien cherché d'établir la règle pour les autres, en tâchant de m'en excepter; mais outre que son tempérament prévenoit assez l'abus de ses principes, je fais qu'elle n'étoit pas femme à prendre le change, & que réclamer l'exception pour

moi c'étoit la lui laisser pour tous ceux qu'il lui plairoit. Au reste, je compte ici par occasion cette inconséquence avec les autres, quoiqu'elle ait eu toujours peu d'effet dans sa conduite & qu'alors elle n'en eût point du tout; mais j'ai promis d'exposer fidèlement ses principes, & je veux tenir cet engagement : je reviens à moi.

Trouvant en elle toutes les maximes dont j'avois besoin pour garantir mon ame des terreurs de la mort & de ses suites, je puisois avec sécurité dans cette source de confiance. Je m'attachois à elle plus que je n'avois jamais fait; j'aurois voulu transporter toute en elle ma vie que je sentois prête à m'abandonner. De ce redoublement d'attachement pour elle, de la persuasion qu'il me restoit peu de tems à vivre, de ma

profonde sécurité sur mon sort à venir, résultoit un état habituel très-calme, & sensuel même, en ce qu'amortissant toutes les passions qui portent au loin nos craintes & nos espérances, il me laissoit jouir sans inquiétude & sans trouble du peu de jours qui m'étoient laissés. Une chose contribuoit à les rendre plus agréables; c'étoit le soin de nourrir son goût pour la campagne par tous les amusemens que j'y pouvois rassembler. En lui faisant aimer son jardin, sa basse-cour, ses pigeons, ses vaches, je m'affectionnois moi-même à tout cela; & ces petites occupations qui remplissoient ma journée sans troubler ma tranquillité, me valurent mieux que le lait & tous les remèdes pour conserver ma pauvre machine, & la rétablir même autant que cela se pouvoit.

Les

Les vendanges, la récolte des fruits nous amusèrent le reste de cette année, & nous attachèrent de plus en plus à la vie rustique au milieu des bonnes gens dont nous étions entourés. Nous vîmes arriver l'hiver avec grand regret, & nous retournâmes à la ville comme nous serions allés en exil; moi sur-tout, qui doutant de revoir le printems, croyois dire adieu pour toujours aux Charmettes. Je ne les quittai pas sans baiser la terre & les arbres, & sans me retourner plusieurs fois en m'en éloignant. Ayant quitté depuis longtems mes écolières, ayant perdu le goût des amusemens & des sociétés de la ville, je ne sortois plus, je ne voyois plus personne, excepté Maman, & M. Salomon devenu depuis peu son médecin & le mien, honnête homme, homme d'esprit, grand

Tome II.

L

Cartésien, qui parloit assez bien du systême du monde, & dont les entretiens agréables & instructifs me valurent mieux que toutes les ordonnances. Je n'ai jamais pu supporter ce sot & niais remplissage des conversations ordinaires; mais des conversations utiles & solides m'ont toujours fait grand plaisir, & je ne m'y suis jamais refusé. Je pris beaucoup de goût à celles de M. *Salomon*; il me sembloit que j'anticiipois avec lui sur ces hautes connoissances que mon ame alloit acquérir quand elle auroit perdu ses entraves. Ce goût que j'avois pour lui, s'étendit aux sujets qu'il traitoit, & je commençai de rechercher les livres qui pouvoient m'aider à le mieux entendre. Ceux qui mêloient la dévotion aux sciences, m'étoient les plus convenables; tels étoient particulièrement ceux de

l'Oratoire & de Port-Royal. Je me mis à les lire ou plutôt à les dévorer. Il m'en tomba dans les mains un du P. *Lami*, intitulé : *Entretien sur les sciences*. C'étoit une espece d'introduction à la connoissance des livres qui en traitent. Je le lus & relus cent fois; je résolus d'en faire mon guide. Enfin je me sentis entraîné peu à peu malgré mon état, ou plutôt par mon état, vers l'étude avec une force irrésistible; & tout en regardant chaque jour comme le dernier de mes jours, j'étudiois avec autant d'ardeur que si j'avois dû toujours vivre. On disoit que cela me faisoit du mal: je crois, moi, que cela me fit du bien; & non-seulement à mon ame, mais à mon corps; car cette application pour laquelle je me passionnois, me devint si délicieuse, que, ne pensant plus à mes

maux, j'en étois beaucoup moins affecté. Il est pourtant vrai que rien ne me procuroit un soulagement réel; mais n'ayant pas de douleurs vives, je m'accoutumois à languir, à ne pas dormir, à penser au lieu d'agir, & enfin à regarder le dépérissement successif & lent de ma machine, comme un progrès inévitable que la mort seule pouvoit arrêter.

Non-seulement cette opinion me détacha de tous les vains soins de la vie, mais elle me délivra de l'importunité des remèdes, auxquels on m'avoit jusqu'alors soumis malgré moi. *Salomon*, convaincu que ses drogues ne pouvoient me sauver, m'en épargna le déboire, & se contenta d'amuser la douleur de ma pauvre Maman avec quelques-unes de ces ordonnances indifférentes qui leurrent l'espoir du malade, & main-

tiennent le crédit du médecin. Je quittai l'étroit régime, je repris l'usage du vin, & tout le train de vie d'un homme en santé, selon la mesure de mes forces, sobre sur toute chose, mais ne m'abstenant de rien. Je sortis même & recommençai d'aller voir mes connoissances, sur-tout M. de *Conzié*, dont le commerce me plaisoit fort. Enfin, soit qu'il me parût beau d'apprendre jusqu'à ma dernière heure, soit qu'un reste d'espoir de vivre se cachât au fond de mon cœur, l'attente de la mort, loin de ralentir mon goût pour l'étude, sembloit l'animer, & je me pressois d'amasser un peu d'acquis pour l'autre monde, comme si j'avois cru n'y avoir que celui que j'aurois emporté. Je pris en affection la boutique d'un libraire appelé *Bouchard*, où se rendoient quelques gens de lettres; &

le printems que j'avois cru ne pas revoir étant proche, je m'affortis de quelques livres pour les Charmettes, en cas que j'eusse le bonheur d'y retourner.

J'eus ce bonheur, & j'en profitai de mon mieux. La joie avec laquelle je vis les premiers bourgeons est inexprimable. Revoir le printems étoit pour moi ressusciter en paradis. A peine les neiges commençoient à fondre que nous quittâmes notre cachot, & nous fûmes assez tôt aux Charmettes pour y avoir les prémices du rossignol. Dès-lors je ne crus plus mourir; & réellement il est singulier que je n'ai jamais fait de grandes maladies à la campagne. J'y ai beaucoup souffert, mais je n'y ai jamais été alité. Souvent j'ai dit, me sentant plus mal qu'à l'ordinaire: quand vous me verrez prêt à mourir, por-

tez - moi à l'ombre d'un chêne; je vous promets que j'en reviendrai.

Quoique foible, je repris mes fonctions champêtres, mais d'une manière proportionnée à mes forces. J'eus un vrai chagrin de ne pouvoir faire le jardin tout seul; mais quand j'avois donné six coups de beche, j'étois hors d'haleine, la sueur me ruisseloit, je n'en pouvois plus. Quand j'étois baissé, mes battemens redoubloient, & le sang me montoit à la tête avec tant de force, qu'il falloit bien vite me redresser. Contraint de me borner à des soins moins fatigans, je pris entr'autres celui du colombier, & je m'y affectionnai si fort que j'y passois souvent plusieurs heures de suite sans m'ennuyer un moment. Le pigeon est fort timide, & difficile à apprivoiser. Cependant je vins à bout d'inspirer aux miens tant de confiance, qu'ils

me suivoient par-tout & se laissoient prendre quand je voulois. Je ne pouvois paroître au jardin ni dans la cour sans en avoir à l'instant deux ou trois sur les bras, sur la tête; & enfin, malgré le plaisir que j'y prenois, ce cortège me devint si incommode, que je fus obligé de leur ôter cette familiarité. J'ai toujours pris un singulier plaisir à apprivoiser les animaux, sur-tout ceux qui sont craintifs & sauvages. Il me paroissoit charmant de leur inspirer une confiance que je n'ai jamais trompée. Je voulois qu'ils m'aimassent en liberté.

J'ai dit que j'avois apporté des livres: j'en fis usage, mais d'une manière moins propre à m'instruire qu'à m'accabler. La fausse idée que j'avois des choses, me persuadoit que pour lire un livre avec fruit il falloit avoir toutes les connoissances qu'il suppo-

soit, bien éloigné de penser que souvent l'auteur ne les avoit pas lui-même, & qu'il les puisoit dans d'autres livres à mesure qu'il en avoit besoin. Avec cette folle idée j'étois arrêté à chaque instant, forcé de courir incessamment d'un livre à l'autre; & quelquefois avant d'être à la dixième page de celui que je voulois étudier, il m'eût fallu épuiser des bibliothèques. Cependant je m'obstinai si bien à cette extravagante méthode, que j'y perdis un tems infini, & faillis à me brouiller la tête au point de ne pouvoir plus rien voir ni rien savoir. Heureusement je m'apperçus que j'enfilois une fausse route qui m'égaroit dans un labyrinthe immense, & j'en sortis avant d'y être tout-à-fait perdu.

Pour peu qu'on ait un vrai goût pour les sciences, la première chose qu'on sent en s'y livrant c'est leur liai-

son, qui fait qu'elles s'attirent, s'aident, s'éclairent mutuellement, & que l'une ne peut se passer de l'autre. Quoique l'esprit humain ne puisse suffire à toutes, & qu'il en faille toujours préférer une comme la principale, si l'on n'a quelque notion des autres, dans la sienne même on se trouve souvent dans l'obscurité. Je sentis que ce que j'avois entrepris étoit bon & utile en lui-même, qu'il n'y avoit que la méthode à changer. Prenant d'abord l'Encyclopédie, j'allois la divisant dans ses branches; je vis qu'il falloit faire tout le contraire, les prendre chacune séparément, & les poursuivre chacune à part jusqu'au point où elles se réunissent. Ainsi je revins à la synthèse ordinaire; mais j'y revins en homme qui fait ce qu'il fait. La méditation me tenoit en cela lieu de connoissances, & une réflexion très-naturelle aidoit à

me bien guider. Soit que je vécuſſe ou que je mouruſſe, je n'avois point de tems à perdre. Ne rien favoir à près de vingt-cinq ans & vouloir tout apprendre, c'est s'engager à bien mettre le tems à profit. Ne sachant à quel point le fort ou la mort pouvoient arrêter mon zele, je voulois à tout événement acquérir des idées de toutes choses, tant pour sonder mes dispositions naturelles que pour juger par moi-même de ce qui méritoit le mieux d'être cultivé.

Je trouvai dans l'exécution de ce plan un autre avantage, auquel je n'avois pas pensé; celui de mettre beaucoup de tems à profit. Il faut que je ne sois pas né pour l'étude; car une longue application me fatigue à tel point qu'il m'est impossible de m'occuper demi-heure de suite avec force du même sujet, sur-tout

en suivant les idées d'autrui ; car il m'est arrivé quelquefois de me livrer plus long-tems aux miennes , & même avec assez de succès. Quand j'ai lu durant quelques pages un auteur qu'il faut lire avec application , mon esprit l'abandonne & se perd dans les nuages. Si je m'obstine , je m'épuise inutilement ; les éblouissens me prennent , je ne vois plus rien. Mais que des sujets différens se succèdent , même sans interruption , l'un me délasse de l'autre , & sans avoir besoin de relâche je les suis plus aisément. Je mis à profit cette observation dans mon plan d'études , & je les entre-mélai tellement que je m'occupois tout le jour & ne me fatiguois jamais. Il est vrai que les soins champêtres & domestiques faisoient des diversions utiles ; mais dans ma ferveur croissante je trouvai bientôt

le moyen d'en ménager encore le tems pour l'étude , & de m'occuper à la fois de deux choses , sans songer que chacune en alloit moins bien.

Dans tant de menus détails qui me charment , & dont j'excede souvent mon lecteur , je mets pourtant une discrétion dont il ne se douteroit gueres , si je n'avois soin de l'en avertir. Ici , par exemple , je me rappelle avec délices tous les différens essais que je fis pour distribuer mon tems de façon que j'y trouvasse à la fois autant d'agrément & d'utilité qu'il étoit possible ; & je puis dire que ce tems où je vivois dans la retraite & toujours malade , fut celui de ma vie où je fus le moins oisif & le moins ennuyé. Deux ou trois mois se passerent ainsi à tâter la pente de mon esprit & à jouir dans la plus belle saison de l'année , & dans un lieu qu'elle rendoit enchanté , du charme

de la vie, dont je sentoie si bien le prix, de celui d'une société aussi libre que douce, si l'on peut donner le nom de société à une aussi parfaite union, & de celui des belles connoissances que je me propoiois d'acquérir; car c'étoit pour moi comme si je les avois déjà possédées; ou plutôt c'étoit mieux encore, puisque le plaisir d'apprendre entroit pour beaucoup dans mon bonheur.

Il faut passer sur ces essais qui tous étoient pour moi des jouissances, mais trop simples pour pouvoir être expliquées. Encore un coup, le vrai bonheur ne se décrit pas; il se sent, & se sent d'autant mieux qu'il peut moins se décrire, parce qu'il ne résulte pas d'un recueil de faits, mais qu'il est un état permanent. Je me répète souvent; mais je me répéteroie bien davantage, si je disoie la même chose

autant de fois qu'elle me vient dans l'esprit. Quand enfin mon train de vie souvent changé eut pris un cours uniforme, voici à peu près quelle en fut la distribution.

Je me levoie tous les matins avant le soleil. Je montoie par un verger voisin, dans un très-joli chemin qui étoit au-dessus de la vigne & suivoit la côte jusqu'à Chambéry. Là, tout en me promenant, je faisoie ma priere qui ne consistoit pas en un vain balbutiement de levres, mais dans une sincere élévation de cœur à l'Auteur de cette aimable nature, dont les beautés étoient sous mes yeux. Je n'ai jamais aimé à prier dans la chambre: il me semble que les murs & tous ces petits ouvrages des hommes s'interposent entre Dieu & moi. J'aime à le contempler dans ses œuvres, tandis que mon cœur s'éleve à lui. Mes prieres étoient

pures, je puis le dire, & dignes par-là d'être exaucées. Je ne demandois pour moi & pour celle dont mes vœux ne me séparoient jamais, qu'une vie innocente & tranquille, exempte du vice, de la douleur, des pénibles besoins, la mort des justes & leur sort dans l'avenir. Du reste cet acte se passoit plus en admiration & en contemplation qu'en demandes, & je savois qu'auprès du Dispensateur des vrais biens, le meilleur moyen d'obtenir ceux qui nous sont nécessaires, est moins de les demander que de les mériter. Je revenois en me promenant, par un assez grand tour, occupé à considérer avec intérêt & volupté les objets champêtres dont j'étois environné, les seuls dont l'œil & le cœur ne se lassent jamais. Je regardois de loin s'il étoit jour chez Maman; quand je voyois son contrevent ouvert, je

treffaillois

treffaillois de joie & j'accourois. S'il étoit fermé, j'entrois au jardin en attendant qu'elle fût réveillée, m'amusant à repasser ce que j'avois appris la veille, ou à jardiner. Le contrevent s'ouvroit, j'allois l'embrasser dans son lit souvent encore à moitié endormie, & cet embrassement aussi pur que tendre tiroit de son innocence même un charme qui n'est jamais joint à la volupté des sens.

Nous déjeûnions ordinairement avec du café au lait. C'étoit le tems de la journée où nous étions le plus tranquilles, où nous causions le plus à notre aise. Ces séances, pour l'ordinaire assez longues, m'ont laissé un goût vif pour les déjeûnés, & je préfère infiniment l'usage d'Angleterre & de Suisse où le déjeûné est un vrai repas qui rassemble tout le monde, à celui de France où chacun déjeûne seul dans

sa chambre, ou le plus souvent ne déjeûne point du tout. Après une heure ou deux de causerie, j'allois à mes livres jusqu'au dîné. Je commençois par quelque livre de philosophie, comme la Logique de Port-Royal, l'Essai de Locke, Mallebranche, Leibnitz, Descartes, &c. Je m'apperçus bientôt que tous ces auteurs étoient entr'eux en contradiction presque perpétuelle, & je formai le chimérique projet de les accorder, qui me fatigua beaucoup & me fit perdre bien du tems. Je me brouillois la tête, & je n'avançois point. Enfin, renonçant encore à cette méthode, j'en pris une infiniment meilleure, & à laquelle j'attribue tout le progrès que je puis avoir fait, malgré mon défaut de capacité; car il est certain que j'en eus toujours fort peu pour l'étude. En lisant chaque auteur, je me fis une loi d'adopter &

suivre toutes les idées sans y mêler les miennes ni celles d'un autre, & sans jamais disputer avec lui. Je me dis, commençons par me faire un magasin d'idées, vraies ou fausses, mais nettes, en attendant que ma tête en soit assez fournie pour pouvoir les comparer & choisir. Cette méthode n'est pas sans inconvéniens, je le fais; mais elle m'a réussi dans l'objet de m'instruire. Au bout de quelques années passées à ne penser exactement que d'après autrui, sans réfléchir, pour ainsi dire, & presque sans raisonner, je me suis trouvé un assez grand fonds d'acquis pour me suffire à moi-même & penser sans le secours d'autrui. Alors, quand les voyages & les affaires m'ont ôté les moyens de consulter les livres, je me suis amusé à repasser & comparer ce que j'avois lu, à peser chaque chose à la balance de la raison, & à juger quel-

quefois mes maîtres. Pour avoir commencé tard à mettre en exercice ma faculté judiciaire, je n'ai pas trouvé qu'elle eût perdu sa vigueur; & quand j'ai publié mes propres idées, on ne m'a pas accusé d'être un disciple fervile, & de jurer *in verba magistri*.

Je passois de là à la géométrie élémentaire; car je n'ai jamais été plus loin, m'obstinant à vouloir vaincre mon peu de mémoire à force de revenir cent & cent fois sur mes pas, & de recommencer incessamment la même marche. Je ne goûtai pas celle d'*Euclide* qui cherche plutôt la chaîne des démonstrations que la liaison des idées; je préfèrai la géométrie du P. *Lami* qui dès-lors devint un de mes auteurs favoris, & dont je relis encore avec plaisir les ouvrages. L'algebre suivoit, & ce fut toujours le P. *Lami* que je pris pour guide; quand je fus plus avancé,

je pris la science du calcul du P. *Reynaud*, puis son analyse démontrée que je n'ai fait qu'effleurer. Je n'ai jamais été assez loin pour bien sentir l'application de l'algebre à la géométrie. Je n'aimois point cette maniere d'opérer sans voir ce qu'on fait; & il me sembloit que résoudre un problème de géométrie par les équations, c'étoit jouer un air en tournant une manivelle. La première fois que je trouvai par le calcul que le quarré d'un binome étoit composé du quarré de chacune de ses parties & du double produit de l'une par l'autre, malgré la justesse de ma multiplication, je n'en voulus rien croire jusqu'à ce que j'eusse fait la figure. Ce n'étoit pas que je n'eusse un grand goût pour l'algebre en n'y considérant que la quantité abstraite; mais appliquée à l'étendue, je voulois voir l'opération sur les lignes, autre-

ment je n'y comprenois plus rien.

Après cela venoit le latin. C'étoit mon étude la plus pénible, & dans laquelle je n'ai jamais fait de grands progrès. Je me mis d'abord à la méthode latine de Port-Royal, mais sans fruit. Ces vers ostrogots me faisoient mal au cœur & ne pouvoient entrer dans mon oreille. Je me perdois dans ces foules de regles; & en apprenant la dernière, j'oubliois tout ce qui avoit précédé. Une étude de mots n'est pas ce qu'il faut à un homme sans mémoire; & c'étoit précisément pour forcer ma mémoire à prendre de la capacité, que je m'obstinois à cette étude. Il fallut l'abandonner à la fin. J'entendois assez la construction pour pouvoir lire un auteur facile, à l'aide d'un dictionnaire. Je suivis cette route, & je m'en trouvai bien. Je m'appliquai à la traduction, non par écrit,

mais mentale, & je m'en tins là. A force de tems & d'exercice je suis parvenu à lire assez couramment les auteurs latins, mais jamais à ne pouvoir ni parler ni écrire dans cette langue: ce qui m'a souvent mis dans l'embarras quand je me suis trouvé, je ne fais comment, enrôlé parmi les gens de lettres. Un autre inconvénient conséquent à cette manière d'apprendre, est que je n'ai jamais su la prosodie, encore moins les regles de la versification. Desirant pourtant de sentir l'harmonie de la langue en vers & en prose, j'ai fait bien des efforts pour y parvenir; mais je suis convaincu que sans maître cela est presque impossible. Ayant appris la composition du plus facile de tous les vers qui est l'hexametre, j'eus la patience de scanner presque tout Virgile, & d'y marquer les pieds & la quantité; puis

quand j'étois en doute si une syllabe étoit longue ou breve, c'étoit mon Virgile que j'allois consulter. On sent que cela me faisoit faire bien des fautes, à cause des altérations permises par les regles de la versification. Mais s'il y a de l'avantage à étudier seul, il y a aussi de grands inconvéniens, & sur-tout une peine incroyable. Je fais cela mieux que qui que ce soit.

Avant midi je quittois mes livres; & si le dîné n'étoit pas prêt, j'allois faire visite à mes amis les pigeons, ou travailler au jardin en attendant l'heure. Quand je m'entendois appeler, j'accourois fort content, & muni d'un grand appétit; car c'est encore une chose à noter, que quelque malade que je puisse être, l'appétit ne me manque jamais. Nous dînions très-agréablement, en causant de nos affaires, en attendant que Maman pût

manger. Deux ou trois fois la semaine, quand il faisoit beau, nous allions derriere la maison prendre le café dans un cabinet frais & touffu, que j'avois garni de houblon, & qui nous faisoit grand plaisir durant la chaleur; nous passions là une petite heure à visiter nos légumes, nos fleurs, à des entretiens relatifs à notre maniere de vivre, & qui nous en faisoient mieux goûter la douceur. J'avois une autre petite famille au bout du jardin: c'étoient des abeilles. Je ne manquois gueres, & souvent Maman avec moi, d'aller leur rendre visite; je m'intéressois beaucoup à leur ouvrage, je m'amusois infiniment à les voir revenir de la picorée, leurs petites cuisses quelquefois si chargées qu'elles avoient peine à marcher. Les premiers jours la curiosité me rendit indiscret, & elles me piquerent deux

ou trois fois; mais ensuite nous fîmes si bien connoissance, que, quelque près que je vinssé, elles me laissoient faire; & quelque pleines que fussent les ruches, prêtes à jeter leur essaim, j'en étois quelquefois entouré; j'en avois sur les mains, sur le visage, sans qu'aucune me piquât jamais. Tous les animaux se défient de l'homme & n'ont pas tort; mais sont-ils sûrs une fois qu'il ne leur veut pas nuire, leur confiance devient si grande, qu'il faut être plus que barbare pour en abuser.

Je retournois à mes livres: mais mes occupations de l'après-midi devoient moins porter le nom de travail & d'étude, que de récréations & d'amusement. Je n'ai jamais pu supporter l'application du cabinet après mon dîné, & en général toute peine me coûte durant la chaleur du jour. Je m'occupois pourtant, mais sans

gêne & presque sans regle, à lire sans étudier. La chose que je suivois le plus exactement étoit l'histoire & la géographie; & comme cela ne demandoit point de contention d'esprit, j'y fis autant de progrès que le permettoit mon peu de mémoire. Je voulus étudier le P. *Pétau*, & je m'enfonçai dans les ténèbres de la chronologie; mais je me dégoûtai de la partie critique qui n'a ni fond ni rive, & je m'affectionnai par préférence à l'exacte mesure des tems & à la marche des corps célestes. J'aurois même pris du goût pour l'astronomie, si j'avois eu des instrumens; mais il fallut me contenter de quelques élémens pris dans des livres, & de quelques observations grossières faites avec une lunette d'approche, seulement pour connoître la situation générale du ciel: car ma vue courte ne me per-

met pas de distinguer à *yeux nus* assez nettement les astres. Je me rappelle à ce sujet une aventure dont le souvenir m'a souvent fait rire. J'avois acheté un planisphere céleste, pour étudier les constellations. J'avois attaché ce planisphere sur un chassis; & les nuits où le ciel étoit serein, j'allois dans le jardin poser mon chassis sur quatre piquets de ma hauteur, le planisphere tourné en-dessous; & pour l'éclairer sans que le vent soufflât ma chandelle, je la mis dans un seau à terre entre les quatre piquets; puis regardant alternativement le planisphere avec mes yeux, & les astres avec ma lunette, je m'exerçois à connoître les étoiles & à discerner les constellations. Je crois avoir dit que le jardin de M. *Noiret* étoit en terrasse; on voyoit du chemin tout ce qui s'y faisoit. Un soir des payfans passant

assez tard, me virent dans un grotesque équipage, occupé à mon opération. La lueur qui donnoit sur mon planisphere, & dont ils ne voyoient pas la cause, parce que la lumière étoit cachée à leurs yeux par les bords du seau, ces quatre piquets, ce grand papier barbouillé de figures, ce cadre & le jeu de ma lunette qu'ils voyoient aller & venir, donnoit à cet objet un air de grimoire qui les effraya. Ma parure n'étoit pas propre à les rassurer: un chapeau clabaud par-dessus mon bonnet, & un pet-en-l'air ouetté de Maman, qu'elle m'avoit obligé de mettre, offroient à leurs yeux l'image d'un-vrai forcier; & comme il étoit près de minuit, ils ne douterent point que ce ne fût le commencement du sabat. Peu curieux d'en voir davantage, ils se sauverent très-alarmés, éveillèrent leurs voisins pour leur

conter leur vision ; & l'histoire courut si bien , que dès le lendemain chacun fut dans le voisinage que le fabat se tenoit chez M. *Noiret*. Je ne fais ce qu'eût produit enfin cette rumeur, si l'un des payfans témoins de mes conjurations, n'en eût le même jour porté sa plainte à deux jésuites qui venoient nous voir, & qui sans savoir de quoi il s'agissoit, les défabulerent par provision. Ils nous conterent l'histoire, je leur en dis la cause, & nous rîmes beaucoup. Cependant il fut résolu, crainte de récidive, que j'observerois désormais sans lumière & que j'irois consulter le planisphere dans la maison. Ceux qui ont lu dans les *Lettres de la montagne* ma magie de Venise, trouveront, je m'affure, que j'avois de longue main une grande vocation pour être forcier.

Tel étoit mon train de vie aux

Charmettes, quand je n'étois occupé d'aucuns soins champêtres ; car ils avoient toujours la préférence ; & dans ce qui n'excédoit pas mes forces, je travaillois comme un payfan. Mais il est vrai que mon extrême foiblesse ne me laissoit gueres alors sur cet article que le mérite de la bonne volonté. D'ailleurs, je voulois faire à la fois deux ouvrages, & par cette raison je n'en faisois bien aucun. Je m'étois mis dans la tête de me donner par force de la mémoire ; je m'obstinois à vouloir beaucoup apprendre par cœur. Pour cela je portois toujours avec moi quelque livre qu'avec une peine incroyable j'étudiois & repassois tout en travaillant. Je ne fais pas comment l'opiniâtreté de ces vains & continuels efforts ne m'a pas enfin rendu stupide. Il faut que j'aie appris & rappris bien vingt fois les éclogues de *Virgile*,

dont je ne fais pas un seul mot. J'ai perdu ou dépareillé des multitudes de livres, par l'habitude que j'avois d'en porter par-tout avec moi, au colombier, au jardin, au verger, à la vigne. Occupé d'autre chose, je posois mon livre au pied d'un arbre ou sur la haie; par-tout j'oublois de le reprendre, & souvent au bout de quinze jours je le retrouvois pourri ou rongé des fourmis & des limaçons. Cette ardeur d'apprendre devint une manie qui me rendoit comme hébété, tout occupé que j'étois sans cesse à marmoter quelque chose entre mes dents.

Les écrits de Port-Royal & de l'Oratoire étant ceux que je lisois le plus fréquemment, m'avoient rendu demi-janséniste; & malgré toute ma confiance, leur dure théologie m'épouvantoit quelquefois. La terreur de l'enfer, que jusques-là j'avois très-peu
craint

craint, troubloit peu à peu ma sécurité; & si Maman ne m'eût tranquillisé l'ame, cette effrayante doctrine m'eût enfin tout-à-fait bouleversé. Mon confesseur, qui étoit aussi le sien, contribuoit pour sa part à me maintenir dans une bonne affiette. C'étoit le P. *Hemet*, jésuite, bon & sage vieillard, dont la mémoire me sera toujours en vénération. Quoique jésuite, il avoit la simplicité d'un enfant, & sa morale moins relâchée que douce étoit précisément ce qu'il me falloit pour balancer les tristes impressions du jansénisme. Ce bon homme & son compagnon le P. *Coppier* venoient souvent nous voir aux Charmettes, quoique le chemin fût fort rude, & assez long pour des gens de leur âge. Leurs visites me faisoient grand bien: que Dieu veuille le rendre à leurs ames! car ils étoient trop vieux alors pour

que je les présume en vie encore aujourd'hui. J'allois aussi les voir à Chambéry, je me familiarisois peu à peu avec leur maison; leur bibliothèque étoit à mon service: le souvenir de cet heureux tems se lie avec celui des jésuites, au point de me faire aimer l'un par l'autre; & quoique leur doctrine m'ait toujours paru dangereuse, je n'ai jamais pu trouver en moi le pouvoir de les haïr sincèrement.

Je voudrois savoir s'il passe quelquefois dans le cœur des autres hommes des puérités pareilles à celles qui passent quelquefois dans le mien. Au milieu de mes études & d'une vie innocente autant qu'on la puisse mener, & malgré tout ce qu'on m'avoit pu dire, la peur de l'enfer m'agitoit encore souvent. Je me demandois: en quel état suis-je? Si je mourois à l'instant même, ferois-je damné?

Selon mes jansénistes, la chose étoit indubitable; mais selon ma conscience, il me paroïsoit que non. Toujours craintif, & flottant dans cette cruelle incertitude, j'avois recours pour en sortir aux expédiens les plus risibles, & pour lesquels je ferois volontiers enfermer un homme, si je lui en voyois faire autant. Un jour, rêvant à ce triste sujet, je m'exerçois machinalement à lancer des pierres contre les troncs des arbres, & cela avec mon adresse ordinaire, c'est-à-dire, sans presque en toucher aucun. Tout au milieu de ce bel exercice, je m'avisai de m'en faire une espece de pronostic pour calmer mon inquiétude. Je me dis, je m'en vais jeter cette pierre contre l'arbre qui est vis-à-vis de moi. Si je le touche, signe de salut; si je le manque, signe de damnation. Tout en disant ainsi, je jette ma pierre d'une main

tremblante & avec un horrible battement de cœur, mais si heureusement qu'elle va frapper au beau milieu de l'arbre : ce qui véritablement n'étoit pas difficile ; car j'avois eu soin de le choisir fort gros & fort près. Depuis lors je n'ai plus douté de mon salut. Je ne fais, en me rappelant ce trait, si je dois rire ou gémir sur moi-même. Vous autres, grands hommes, qui riez sûrement, félicitez-vous, mais n'insultez pas à ma misère ; car je vous jure que je la sens bien.

Au reste ces troubles, ces alarmes, inséparables peut-être de la dévotion, n'étoient pas un état permanent. Communément j'étois assez tranquille ; & l'impression que l'idée d'une mort prochaine faisoit sur mon ame, étoit moins de la tristesse qu'une langueur paisible, & qui même avoit ses douceurs. Je viens de retrouver parmi

de vieux papiers une espece d'exhortation que je me faisois à moi-même, & où je me félicitois de mourir à l'âge où l'on trouve assez de courage en soi pour envisager la mort, & sans avoir éprouvé de grands maux ni de corps ni d'esprit durant ma vie. Que j'avois bien raison ! Un pressentiment me faisoit craindre de vivre pour souffrir. Il sembloit que je prévoyois le sort qui m'attendoit sur mes vieux jours. Je n'ai jamais été si près de la sagesse que durant cette heureuse époque. Sans grands remords sur le passé, délivré des soucis de l'avenir, le sentiment qui dominoit constamment dans mon ame étoit de jouir du présent. Les dévots ont pour l'ordinaire une petite sensualité très-vive, qui leur fait favoriser avec délices les plaisirs innocens qui leur sont permis. Les mondains leur en font un crime, je

ne fais pourquoi, ou plutôt je le fais bien. C'est qu'ils envient aux autres la jouissance des plaisirs simples dont eux-mêmes ont perdu le goût. Je l'avois ce goût, & je trouvois charmant de le satisfaire en sûreté de conscience. Mon cœur neuf encore se livroit à tout avec un plaisir d'enfant; ou plutôt, si je l'ose dire, avec une volupté d'ange: car en vérité ces tranquilles jouissances ont la sérénité de celles du paradis. Des dînés faits sur l'herbe à Montagnole, des soupés sous le berceau, la récolte des fruits, les vendanges, les veillées à teiller avec nos gens, tout cela faisoit pour nous autant de fêtes auxquelles Maman prenoit le même plaisir que moi. Des promenades plus solitaires avoient un charme plus grand encore, parce que le cœur s'épanchoit plus en liberté. Nous en fîmes une entr'autres

qui fait époque dans ma mémoire, un jour de S. Louis, dont Maman portoit le nom. Nous partîmes ensemble & seuls de bon matin, après la messe qu'un carme étoit venu nous dire à la pointe du jour dans une chapelle attenante à la maison. J'avois proposé d'aller parcourir la côte opposée à celle où nous étions, & que nous n'avions point visitée encore. Nous avions envoyé nos provisions d'avance; car la course devoit durer tout le jour. Maman, quoiqu'un peu ronde & grasse, ne marchoit pas mal; nous allions de colline en colline & de bois en bois, quelquefois au soleil & souvent à l'ombre; nous reposant de tems en tems, & nous oubliant des heures entières; causant de nous, de notre union, de la douceur de notre sort, & faisant pour sa durée des vœux qui ne furent pas exaucés. Tout sembloit conspirer au bonheur de cette

journée. Il avoit plu depuis peu ; point de poussière , & des ruisseaux bien courans. Un petit vent frais agitoit les feuilles, l'air étoit pur, l'horizon sans nuages ; la sérénité régnoit au ciel comme dans nos cœurs. Notre dîné fut fait chez un payfan , & partagé avec la famille qui nous bénissoit de bon cœur. Ces pauvres Savoyards sont si bonnes gens ! Après le dîné nous gagnâmes l'ombre sous de grands arbres, où tandis que j'amassois des brins de bois sec pour faire notre café , Maman s'amusoit à herboriser parmi les broussailles, & avec les fleurs du bouquet que chemin faisant je lui avois ramassé, elle me fit remarquer dans leur structure mille choses curieuses qui m'amuserent beaucoup & qui devoient me donner du goût pour la botanique. Mais le moment n'étoit pas venu ; j'étois distrait par trop d'autres études.

Une idée qui vint me frapper fit diversion aux fleurs & aux plantes. La situation d'ame où je me trouvois, tout ce que nous avions dit & fait ce jour-là, tous les objets qui m'avoient frappé, me rappellerent l'espece de rêve que tout éveillé j'avois fait à Annecy sept ou huit ans auparavant, & dont j'ai rendu compte en son lieu. Les rapports en étoient si frappans, qu'en y pensant j'en fus ému jusqu'aux larmes. Dans un transport d'attendrissement j'embrassai cette chere amie. Maman, Maman, lui dis-je avec passion, ce jour m'a été promis depuis long-tems, & je ne vois rien au-delà. Mon bonheur, grace à vous, est à son comble. Puisse-t-il ne pas décliner désormais ! Puisse-t-il durer aussi long-tems que j'en conserverai le goût ! Il ne finira qu'avec moi.

Ainsi coulerent mes jours heureux,

& d'autant plus heureux que n'apercevant rien qui les dût troubler, je n'envisageois en effet leur fin qu'avec la mienne. Ce n'étoit pas que la source de mes soucis fût absolument tarie; mais je lui voyois prendre un autre cours que je dirigeois de mon mieux sur des objets utiles, afin qu'elle portât son remède avec elle. Maman aimoit naturellement la campagne, & ce goût ne s'attiédissoit pas avec moi. Peu à peu elle prit celui des soins champêtres; elle aimoit à faire valoir les terres, & elle avoit sur cela des connoissances dont elle faisoit usage avec plaisir. Non contente de ce qui dépendoit de la maison qu'elle avoit prise, elle louoit tantôt un champ, tantôt un pré. Enfin, portant son humeur entreprenante sur des objets d'agriculture, au lieu de rester oisive dans sa maison, elle prenoit le train

de devenir bientôt une grosse fermière. Je n'aimois pas trop à la voir ainsi s'étendre, & je m'y opposois tant que je pouvois; bien sûr qu'elle feroit toujours trompée, & que son humeur libérale & prodigue porteroit toujours la dépense au-delà du produit. Toutefois je me consolois en pensant que ce produit du moins ne feroit pas nul & lui aideroit à vivre. De toutes les entreprises qu'elle pouvoit former, celle-là me paroissoit la moins ruineuse; & sans y envisager comme elle un objet de profit, j'y envisageois une occupation continuelle, qui la garantiroit des mauvaises affaires & des escrocs. Dans cette idée, je desirois ardemment de recouvrer autant de force & de santé qu'il m'en falloit pour veiller à ses affaires, pour être piqueur de ses ouvriers ou son premier ouvrier; & naturellement l'exercice que cela

me faisoit faire, m'arrachant souvent à mes livres & me distrayant sur mon état, devoit le rendre meilleur.

L'hiver suivant, *Barillot* revenant d'Italie, m'apporta quelques livres, entr'autres le *Bontempi* & la *Cartella per musica* du P. *Banchieri*, qui me donnerent du goût pour l'histoire de la musique & pour les recherches théoriques de ce bel art. *Barillot* resta quelque tems avec nous; & comme j'étois majeur depuis plusieurs mois, il fut convenu que j'irois le printemps suivant à Geneve redemander le bien de ma mere, ou du moins la part qui m'en revenoit, en attendant qu'on fût ce que mon frere étoit devenu. Cela s'exécuta comme il avoit été résolu. J'allai à Geneve; mon pere y vint de son côté. Depuis longtemps il y revenoit sans qu'on lui cherchât querelle, quoiqu'il n'eût jamais

purgé son décret: mais comme on avoit de l'estime pour son courage & du respect pour sa probité, on feignoit d'avoir oublié son affaire; & les Magistrats occupés du grand projet qui éclata peu après, ne vouloient pas effaroucher avant le tems la bourgeoisie, en lui rappelant mal-à-propos leur ancienne partialité.

Je craignois qu'on ne me fît des difficultés sur mon changement de religion; l'on n'en fit aucune. Les loix de Geneve sont à cet égard moins dures que celles de Berne, où quiconque change de religion perd non-seulement son état, mais son bien. Le mien ne me fut donc pas disputé, mais se trouva, je ne fais comment, réduit à fort peu de chose. Quoiqu'on fût à peu près sûr que mon frere étoit mort, on n'en avoit point de preuve juridique. Je manquois de

titres suffisans pour réclamer sa part, & je la laissai sans regret pour aider à vivre à mon pere qui en a joui tant qu'il a vécu. Si-tôt que les formalités de justice furent faites, & que j'eus reçu mon argent, j'en mis quelque partie en livres, & je volai porter le reste aux pieds de Maman. Le cœur me battoit de joie durant la route; & le moment où je déposai cet argent dans ses mains, me fut mille fois plus doux que celui où il entra dans les miennes. Elle le reçut avec cette simplicité des belles ames qui, faisant ces choses-là sans effort, les voient sans admiration. Cet argent fut employé presque tout entier à mon usage, & cela avec une égale simplicité. L'emploi en eût exactement été le même, s'il lui fût venu d'autre part.

Cependant ma santé ne se rétablit

soit point; je dépériffois au contraire à vue d'œil. J'étois pâle comme un mort, & maigre comme un squelette. Mes battemens d'arteres étoient terribles, mes palpitations plus fréquentes; j'étois continuellement oppressé, & ma foiblesse enfin devint telle que j'avois peine à me mouvoir; je ne pouvois presser le pas sans étouffer, je ne pouvois me baisser sans avoir des vertiges, je ne pouvois soulever le plus léger fardeau; j'étois réduit à l'inaction la plus tourmentante pour un homme aussi remuant que moi. Il est certain qu'il se mêloit à tout cela beaucoup de vapeurs. Les vapeurs sont les maladies des gens heureux; c'étoit la mienne: les pleurs que je versois souvent sans raison de pleurer, les frayeurs vives au bruit d'une feuille ou d'un oiseau, l'inégalité d'humeur dans le calme de la plus douce

vie, tout cela marquoit cet ennui du bien-être qui fait pour ainsi dire extravaguer la sensibilité. Nous sommes si peu faits pour être heureux ici-bas, qu'il faut nécessairement que l'ame ou le corps souffre, quand ils ne souffrent pas tous les deux, & que le bon état de l'un fait presque toujours tort à l'autre. Quand j'aurois pu jouir délicieusement de la vie, ma machine en décadence m'en empêchoit, sans qu'on pût dire où la cause du mal avoit son vrai siege. Dans la suite, malgré le déclin des ans & des maux très-réels & très-graves, mon corps semble avoir repris des forces pour mieux sentir mes malheurs; & maintenant que j'écris ceci, infirme & presque sexagénaire, accablé de douleurs de toute espece, je me sens pour souffrir, plus de vigueur & de vie que je n'en eus pour jouir à la fleur de
mon

mon âge & dans le sein du plus vrai bonheur.

Pour m'achever, ayant fait entrer un peu de physiologie dans mes lectures, je m'étois mis à étudier l'anatomie; & passant en revue la multitude & le jeu des pieces qui composoient ma machine, je m'attendois à sentir détraquer tout cela vingt fois le jour: loin d'être étonné de me trouver mourant, je l'étois que je pusse encore vivre, & je ne lisois pas la description d'une maladie que je ne crusse être la mienne. Je suis sûr que si je n'avois pas été malade, je le serois devenu par cette fatale étude. Trouvant dans chaque maladie des symptomes de la mienne, je croyois les avoir toutes, & j'en gagnai par-dessus une plus cruelle encore, dont je m'étois cru délivré; la fantaisie de guérir: c'en est une difficile à éviter quand

on se met à lire des livres de médecine. A force de chercher, de réfléchir, de comparer, j'allai m'imaginer que la base de mon mal étoit un polype au cœur, & *Salomon* lui-même parut frappé de cette idée. Raisonnablement je devois partir de cette opinion pour me confirmer dans ma résolution précédente. Je ne fis point ainsi. Je tendis tous les ressorts de mon esprit pour chercher comment on pouvoit guérir d'un polype au cœur, résolu d'entreprendre cette merveilleuse cure. Dans un voyage qu'*Anet* avoit fait à Montpellier pour aller voir le jardin des plantes & le démonstrateur *M. Sauvages*, on lui avoit dit que *M. Fizes* avoit guéri un pareil polype. Maman s'en souvint & m'en parla. Il n'en fallut pas davantage pour m'inspirer le desir d'aller consulter *M. Fizes*. L'espoir de guérir me fait

retrouver du courage & des forces pour entreprendre ce voyage. L'argent venu de Geneve en fournit le moyen. Maman, loin de m'en détourner, m'y exhorte; & me voilà parti pour Montpellier.

Je n'eus pas besoin d'aller si loin pour trouver le médecin qu'il me falloit. Le cheval me fatigant trop, j'avois pris une chaise à Grenoble. A Moirans cinq ou six autres chaises arrivèrent à la file après la mienne. Pour le coup c'étoit vraiment l'aventure des brancards. La plupart de ces chaises étoient le cortège d'une nouvelle mariée appelée Madame de ***. Avec elle étoit une autre femme appelée Madame N***, moins jeune & moins belle que Madame de ***, mais non moins aimable, & qui de Romans, où s'arrêtoit celle-ci, devoit poursuivre sa route jusqu'au ***, près le pont du

S. Esprit. Avec la timidité qu'on me connoît, on s'attend que la connoissance ne fut pas si-tôt faite avec des femmes brillantes & la suite qui les entourait : mais enfin, suivant la même route, logeant dans les mêmes auberges, & sous peine de passer pour un loup-garou, forcé de me présenter à la même table, il falloit bien que cette connoissance se fit. Elle se fit donc, & même plus tôt que je n'aurois voulu ; car tout ce fracas ne convenoit gueres à un malade, & sur-tout à un malade de mon humeur. Mais la curiosité rend ces coquines de femmes si insinuantes, que pour parvenir à connoître un homme, elles commencent par lui faire tourner la tête. Ainsi arriva de moi. Madame de *** , trop entourée de ses jeunes roquets, n'avoit gueres le tems de m'agacer ; & d'ailleurs ce n'en étoit pas la peine, puisque nous

allions nous quitter ; mais Madame N*** , moins obsédée, avoit des provisions à faire pour sa route : voilà Madame N*** qui m'entreprend, & adieu le pauvre *Jean-Jaques*, ou plutôt adieu la fièvre, le polype ; tout part auprès d'elle, hors certaines palpitations qui me restèrent & dont elle ne vouloit pas me guérir. Le mauvais état de ma santé fut le premier texte de notre connoissance. On voyoit que j'étois malade, on savoit que j'allois à Montpellier, & il faut que mon air & mes manieres n'annonçassent pas un débauché ; car il fut clair dans la suite qu'on ne m'avoit pas soupçonné d'aller y faire un tour de casserole. Quoique l'état de maladie ne soit pas pour un homme une grande recommandation près des dames, il me rendit toutefois intéressant pour celles-ci. Le matin elles envoyoient savoir de

mes nouvelles, & m'inviter à prendre le chocolat avec elles; elles s'informoient comment j'avois passé la nuit. Une fois, selon ma louable coutume de parler sans penser, je répondis que je ne savois pas. Cette réponse leur fit croire que j'étois fou; elles m'examinèrent davantage, & cet examen ne me nuisit pas. J'entendis une fois Madame de *** dire à son amie: il manque de monde, mais il est aimable. Ce mot me rassura beaucoup, & fit que je le devins en effet.

En se familiarisant il falloit parler de soi, dire d'où l'on venoit, qui l'on étoit. Cela m'embarrassoit; car je sentoits très-bien que parmi la bonne compagnie, & avec des femmes galantes, ce mot de nouveau converti m'alloit tuer. Je ne fais par quelle bizarrerie je m'avisai de passer pour Anglois. Je me donnai pour jacobite, on me prit

pour tel; je m'appellai *Dudding*, & l'on m'appella M. *Dudding*. Un maudit Marquis de ***, qui étoit là, malade ainsi que moi, vieux au par-dessus, & d'assez mauvaise humeur, s'avisa de lier conversation avec M. *Dudding*. Il me parla du roi Jaques, du Prétendant, de l'ancienne Cour de S. Germain. J'étois sur les épines. Je ne savois de tout cela que le peu que j'en avois lu dans le comte Hamilton & dans les gazettes; cependant je fis de ce peu si bon usage que je me tirai d'affaire: heureux qu'on ne se fût pas avisé de me questionner sur la langue angloise, dont je ne savois pas un seul mot.

Toute la compagnie se convenoit & voyoit à regret le moment de se quitter. Nous faisons des journées de limaçon. Nous nous trouvâmes un dimanche à S. Marcellin; Madame N*** voulut

aller à la messe, j'y fus avec elle : cela faillit à gêner mes affaires. Je me comportai comme j'ai toujours fait. Sur ma contenance modeste & recueillie, elle me crut dévot & prit de moi la plus mauvaise opinion du monde, comme elle me l'avoua deux jours après. Il me fallut ensuite beaucoup de galanterie pour effacer cette mauvaise impression; ou plutôt Madame N***, en femme d'expérience & qui ne se rebutoit pas aisément, voulut bien courir les risques de ses avances, pour voir comment je m'en tirerois. Elle m'en fit beaucoup, & de telles, que bien éloigné de présumer de ma figure, je crus qu'elle se moquoit de moi. Sur cette folie il n'y eut sorte de bêtises que je ne fisse; c'étoit pis que le marquis du *Legs*. Madame N*** tint bon, me fit tant d'agaceries & me dit des choses si tendres, qu'un homme beaucoup moins sot eût eu

bien de la peine à prendre tout cela sérieusement. Plus elle en faisoit, plus elle me confirmoit dans mon idée; & ce qui me tourmentoit davantage, étoit qu'à bon compte je me prenois d'amour tout de bon. Je me disois & je lui disois en soupirant : ah, que tout cela n'est-il vrai ! je serois le plus heureux des hommes. Je crois que ma simplicité de novice ne fit qu'irriter sa fantaisie; elle n'en voulut pas avoir le démenti.

Nous avons laissé à Romans Madame de *** & sa suite. Nous continuions notre route le plus lentement & le plus agréablement du monde, Madame N***, le Marquis de *** & moi. Le Marquis, quoique malade & grondeur, étoit un assez bon homme, mais qui n'aimoit pas trop à manger son pain à la fumée du rôti. Madame N*** cachoit si peu le goût qu'elle

avoit pour moi, qu'il s'en apperçut plus tôt que moi - même, & ses sarcasmes malins auroient dû me donner au moins la confiance que je n'osois prendre aux bontés de la dame, si par un travers d'esprit dont moi seul étois capable, je ne m'étois imaginé qu'ils s'entendoient pour me persiffler. Cette sottise acheva de me renverser la tête, & me fit faire le plus plat personnage, dans une situation où, mon cœur étant réellement pris, m'en pouvoit dicter un assez brillant. Je ne conçois pas comment Madame N*** ne se rebuta pas de ma mauffaderie, & ne me congédia pas avec le dernier mépris. Mais c'étoit une femme d'esprit, qui favoit discerner son monde, & qui voyoit bien qu'il y avoit plus de bêtise que de tiédeur dans mes procédés.

Elle parvint enfin à se faire enten-

dre, & ce ne fut pas sans peine. A Valence nous étions arrivés pour dîner, & selon notre louable coutume nous y passâmes le reste du jour. Nous étions logés hors de la ville, à S. Jacques : je me souviendrai toujours de cette auberge, ainsi que de la chambre que Madame N*** y occupoit. Après le dîné elle voulut se promener ; elle favoit que le Marquis n'étoit pas allant : c'étoit le moyen de se ménager un tête-à-tête dont elle avoit bien résolu de tirer parti ; car il n'y avoit plus de tems à perdre pour en avoir à mettre à profit. Nous nous promenions autour de la ville, le long des fossés. Là je repris la longue histoire de mes plaintes, auxquelles elle répondoit d'un ton si tendre, me pressant quelquefois contre son cœur le bras qu'elle tenoit, qu'il falloit une stupidité pareille à la mienne pour m'em-

pêcher de vérifier si elle parloit sérieusement. Ce qu'il y avoit d'impayable étoit que j'étois moi-même excessivement ému. J'ai dit qu'elle étoit aimable; l'amour la rendoit charmante; il lui rendoit tout l'éclat de la première jeuneffe, & elle ménageoit ses agaceries avec tant d'art qu'elle auroit séduit un homme à l'épreuve. J'étois donc fort mal à mon aise, & toujours sur le point de m'émanciper. Mais la crainte d'offenser ou de déplaire, la frayeur plus grande encore d'être hué, sifflé, berné, de fournir une histoire à table, & d'être complimenté sur mes entreprises par l'impitoyable Marquis, me retinrent au point d'être indigné moi-même de ma sottise honte, & de ne la pouvoir vaincre en me la reprochant. J'étois au supplice; j'avois déjà quitté mes propos de Céladon, dont je sentoie tout le ridicule en si

beau chemin. Ne sachant plus quelle contenance tenir ni que dire, je me taisois; j'avois l'air boudeur; enfin je faisois tout ce qu'il falloit pour m'attirer le traitement que j'avois redouté. Heureusement Madame N*** prit un parti plus humain. Elle interrompit brusquement ce silence, en passant un bras autour de mon cou, & dans l'instant sa bouche parla trop clairement sur la mienne pour me laisser mon erreur. La crise ne pouvoit se faire plus à propos. Je devins aimable. Il en étoit tems. Elle m'avoit donné cette confiance dont le défaut m'a presque toujours empêché d'être moi. Je le fus alors. Jamais mes yeux, mes sens, mon cœur & ma bouche n'ont si bien parlé; jamais je n'ai si pleinement réparé mes torts; & si cette petite conquête avoit coûté des soins à Madame N***, j'eus lieu de

croire qu'elle n'y avoit pas regret.

Quand je vivois cent ans, je ne me rappellerois jamais fans plaisir le souvenir de cette charmante femme. Je dis charmante, quoiqu'elle ne fût ni belle ni jeune; mais n'étant non plus ni laide ni vieille, elle n'avoit rien dans sa figure, qui empêchât son esprit & ses graces de faire tout leur effet. Tout au contraire des autres femmes, ce qu'elle avoit de moins frais étoit le visage, & je crois que le rouge le lui avoit gâté. Elle avoit ses raisons pour être facile : c'étoit le moyen de valoir tout son prix. On pouvoit la voir fans l'aimer, mais non pas la posséder fans l'adorer; & cela prouve, ce me semble, qu'elle n'étoit pas toujours aussi prodigue de ses bontés qu'elle le fut avec moi. Elle s'étoit prise d'un goût trop prompt & trop vif pour être excusable, mais

où le cœur entroit du moins autant que les sens; & durant le tems court & délicieux que je passai auprès d'elle, j'eus lieu de croire aux ménagemens forcés qu'elle m'imposoit, que quoique sensuelle & voluptueuse, elle aimoit encore mieux ma santé que ses plaisirs.

Notre intelligence n'échappa pas au Marquis. Il n'en tiroit pas moins sur moi : au contraire, il me traitoit plus que jamais en pauvre amoureux transi, martyr des rigueurs de sa dame. Il ne lui échappa jamais un mot, un sourire, un regard qui pût me faire soupçonner qu'il nous eût devinés; & je l'aurois cru notre dupe, si Madame N***, qui voyoit mieux que moi, ne m'eût dit qu'il ne l'étoit pas, mais qu'il étoit galant homme; & en effet on ne sauroit avoir des attentions plus honnêtes, ni se comporter plus poliment

qu'il fit toujours, même envers moi, sauf ses plaisanteries, sur-tout depuis mon succès. Il m'en attribuoit l'honneur peut-être, & me supposoit moins sot que je ne l'avois paru. Il se trompoit, comme on a vu; mais n'importe: je profitois de son erreur, & il est vrai qu'alors les rieurs étant pour moi, je prêtois le flanc de bon cœur & d'assez bonne grace à ses épigrammes, & j'y ripostois quelquefois même assez heureusement, tout fier de me faire honneur auprès de Madame N*** de l'esprit qu'elle m'avoit donné. Je n'étois plus le même homme.

Nous étions dans un pays & dans une saison de bonne chère. Nous la faisons par-tout excellente, grace aux bons soins du Marquis. Je me serois pourtant passé qu'il les étendit jusqu'à nos chambres: mais il envoyoit devant son laquais pour les retenir;

&

& le coquin, soit de son chef, soit par l'ordre de son maître, le logeoit toujours à côté de Madame N***, & me fourroit à l'autre bout de la maison; mais cela ne m'embarassoit guère, & nos rendez-vous n'en étoient que plus piquans. Cette vie délicieuse dura quatre ou cinq jours, pendant lesquels je m'enivrai des plus douces voluptés. Je les goûtai pures, vives, sans aucun mélange de peines; ce sont les premières & les seules que j'aie ainsi goûtées, & je puis dire que je dois à Madame N*** de ne pas mourir sans avoir connu le plaisir.

Si ce que je sentoient pour elle n'étoit pas précisément de l'amour, c'étoit du moins un retour si tendre pour celui qu'elle me témoignoit, c'étoit une sensualité si brûlante dans le plaisir, & une intimité si douce dans les entretiens, qu'elle avoit tout le charme

de la passion sans en avoir le délire qui tourne la tête, & fait qu'on ne fait pas jouir. Je n'ai senti l'amour vrai qu'une seule fois en ma vie, & ce ne fut pas auprès d'elle. Je ne l'aimois pas non plus comme j'avois aimé & comme j'aimois Madame de *Warens*; mais c'étoit pour cela même que je la possédois cent fois mieux. Près de Maman, mon plaisir étoit toujours troublé par un sentiment de tristesse, par un secret serrement de cœur que je ne surmontois pas sans peine; au lieu de me féliciter de la posséder, je me reprochois de l'avilir. Près de Madame *N**** au contraire, fier d'être homme & d'être heureux, je me livrois à mes sens avec joie, avec confiance, je partageois l'impression que je faisois sur les siens; j'étois assez à moi pour contempler avec autant de vanité que de volupté mon triomphe,

& pour tirer de là de quoi le redoubler.

Je ne me souviens pas de l'endroit où nous quitta le Marquis, qui étoit du pays; mais nous nous trouvâmes seuls avant d'arriver à Montelimar, & dès-lors Madame *N**** établit sa femme-de-chambre dans ma chaise, & je passai dans la sienne avec elle. Je puis assurer que la route ne nous ennuyoit pas de cette manière, & j'aurois eu bien de la peine à dire comment le pays que nous parcourions étoit fait. A Montelimar elle eut des affaires qui l'y retinrent trois jours, durant lesquels elle ne me quitta pourtant qu'un quart-d'heure pour une visite qui lui attira des importunités défolantes & des invitations qu'elle n'eut garde d'accepter. Elle prétextait des incommodités qui ne nous empêchèrent pourtant pas d'aller nous promener tous les jours tête-à-tête

dans le plus beau pays & sous le plus beau ciel du monde. Oh, ces trois jours ! J'ai dû les regretter quelquefois ; il n'en est plus revenu de semblables.

Des amours de voyage ne sont pas faits pour durer. Il fallut nous séparer, & j'avoue qu'il en étoit tems ; non que je fusse rassasié ni prêt à l'être, je m'attachois chaque jour davantage ; mais malgré toute la discrétion de la dame, il ne me restoit guere que la bonne volonté. Nous donnâmes le change à nos regrets par des projets pour notre réunion. Il fut décidé que puisque ce régime me faisoit du bien, j'en userois, & que j'irois passer l'hiver au *** sous la direction de Madame N***. Je devois seulement rester à Montpellier cinq ou six semaines, pour lui laisser le tems de préparer les choses de manière à prévenir les caquets. Elle me

donna d'amples instructions sur ce que je devois savoir, sur ce que je devois dire, sur la manière dont je devois me comporter. En attendant, nous devions nous écrire. Elle me parla beaucoup & sérieusement du soin de ma santé ; m'exhorta de consulter d'habiles gens, d'être très-attentif à tout ce qu'ils me prescriroient, & se chargea, quelque sévère que pût être leur ordonnance, de me la faire exécuter tandis que je serois auprès d'elle. Je crois qu'elle parloit sincèrement, car elle m'aimoit : elle m'en donna mille preuves plus sûres que des faveurs. Elle jugea par mon équipage, que je ne nageois pas dans l'opulence ; quoiqu'elle ne fût pas riche elle-même, elle voulut à notre séparation me forcer de partager sa bourse qu'elle apportoit de Grenoble assez bien garnie, & j'eus beaucoup de peine

à m'en défendre. Enfin je la quittai le cœur tout plein d'elle, & lui laissant, ce me semble, un véritable attachement pour moi.

J'achevois ma route en la recommençant dans mes souvenirs, & pour le coup très-content d'être dans une bonne chaise pour y rêver plus à mon aise aux plaisirs que j'avois goûtés, & à ceux qui m'étoient promis. Je ne pensois qu'au *** & à la charmante vie qui m'y attendoit. Je ne voyois que Madame N*** & ses entours. Tout le reste de l'univers n'étoit rien pour moi, Maman même étoit oubliée. Je m'occupois à combiner dans ma tête tous les détails dans lesquels Madame N*** étoit entrée pour me faire d'avance une idée de sa demeure, de son voisinage, de ses sociétés, de toute sa manière de vivre. Elle avoit une fille, dont elle

m'avoit parlé très-souvent en mere idolâtre. Cette fille avoit quinze ans passés; elle étoit vive, charmante, & d'un caractère aimable. On m'avoit promis que j'en serois careffé: je n'avois pas oublié cette promesse, & j'étois fort curieux d'imaginer comment Mademoiselle N*** traiteroit le bon ami de sa Maman. Tels furent les sujets de mes rêveries depuis le Pont S. Esprit jusqu'à Remoulin. On m'avoit dit d'aller voir le Pont-du-Gard; je n'y manquai pas. Après un déjeûné d'excellentes figues, je pris un guide & j'allai voir le Pont-du-Gard. C'étoit le premier ouvrage des Romains que j'eusse vu. Je m'attendois à voir un monument digne des mains qui l'avoient construit. Pour le coup l'objet passa mon attente, & ce fut la seule fois en ma vie. Il n'appartenoit qu'aux Romains de produire cet effet.

L'aspect de ce simple & noble ouvrage me frappa d'autant plus qu'il est au milieu d'un désert où le silence & la solitude rendent l'objet plus frappant & l'admiration plus vive; car ce prétendu pont n'étoit qu'un aqueduc. On se demande quelle force a transporté ces pierres énormes si loin de toute carrière, & a réuni les bras de tant de milliers d'hommes dans un lieu où il n'en habite aucun? Je parcourus les trois étages de ce superbe édifice que le respect m'empêchoit presque d'oser fouler sous mes pieds. Le retentissement de mes pas sous ces immenses voûtes me faisoit croire entendre la forte voix de ceux qui les avoient bâties. Je me perdois comme un insecte dans cette immensité. Je sentoïis, tout en me faisant petit, je ne fais quoi qui m'élevoit l'ame, & je me disois en soupirant: que ne suis-je

né Romain! Je restai là plusieurs heures dans une contemplation ravissante. Je m'en revins distrait & rêveur, & cette rêverie ne fut pas favorable à Madame N***. Elle avoit bien songé à me prémunir contre les filles de Montpellier, mais non pas contre le Pont-du-Gard. On ne s'avise jamais de tout.

A Nîmes j'allai voir les arenes: c'est un ouvrage beaucoup plus magnifique que le Pont-du-Gard, & qui me fit beaucoup moins d'impression, soit que mon admiration se fût épuisée sur le premier objet, soit que la situation de l'autre au milieu d'une ville fût moins propre à l'exciter. Ce vaste & superbe cirque est entouré de vilaines petites maisons, & d'autres maisons plus petites & plus vilaines encore remplissent l'arene; de sorte que le tout ne produit qu'un effet disparate & con-

fus , où le regret & l'indignation étouffent le plaisir & la surprise. J'ai vu depuis le cirque de Vérone, infiniment plus petit & moins beau que celui de Nîmes , mais entretenu & conservé avec toute la décence & la propreté possibles , & qui par cela même me fit une impression plus forte & plus agréable. Les François n'ont soin de rien & ne respectent aucun monument. Ils font tout feu pour entreprendre , & ne savent rien finir ni rien entretenir.

J'étois changé à tel point & ma sensualité mise en exercice s'étoit si bien éveillée , que je m'arrêtai un jour au Pont - de - Lunel pour y faire bonne chère , avec de la compagnie qui s'y trouva. Ce cabaret , le plus estimé de l'Europe , méritoit alors de l'être. Ceux qui le tenoient avoient su tirer parti de son heureuse situation pour le tenir abondamment approvisionné & avec

choix. C'étoit réellement une chose curieuse de trouver dans une maison seule & isolée au milieu de la campagne , une table fournie en poisson de mer & d'eau douce , en gibier excellent , en vins fins , servie avec ces attentions & ces soins qu'on ne trouve que chez les grands & les riches , & tout cela pour vos trente - cinq sous. Mais le Pont - de - Lunel ne resta pas long-tems sur ce pied ; & à force d'user sa réputation , il la perdit enfin tout-à-fait.

J'avois oublié durant ma route que j'étois malade ; je m'en souvins en arrivant à Montpellier. Mes vapeurs étoient bien guéries , mais tous mes autres maux me restoient ; & quoique l'habitude m'y rendit moins sensible , c'en étoit assez pour se croire mort à qui s'en trouveroit attaqué tout d'un coup. En effet , ils étoient moins dou-

loueux qu'effrayans, & faisoient plus souffrir l'esprit que le corps, dont ils sembloient annoncer la destruction. Cela faisoit que, distrait par des passions vives, je ne songeois plus à mon état; mais comme il n'étoit pas imaginaire, je le sentoisi-tôt que j'étois de sang-froid. Je songeai donc sérieusement aux conseils de Madame N*** & au but de mon voyage. J'allai consulter les praticiens les plus illustres, surtout M. *Fizes*, & pour surabondance de précaution je me mis en pension chez un médecin. C'étoit un Irlandois appelé *Fitz-Moris*, qui tenoit une table assez nombreuse d'étudiants en médecine, & il y avoit cela de commode pour un malade à s'y mettre, que M. *Fitz-Moris* se contentoit d'une pension honnête pour la nourriture & ne prenoit rien de ses pensionnaires pour ses soins, comme médecin. Il se

chargea de l'exécution des ordonnances de M. *Fizes*, & de veiller sur ma santé. Il s'acquitta fort bien de cet emploi quant au régime; on ne gaignoit pas d'indigestions à cette pension-là; & quoique je ne sois pas fort sensible aux privations de cette espece, les objets de comparaison étoient si proches que je ne pouvois m'empêcher de trouver quelquefois en moi-même, que M*** étoit un meilleur pourvoyeur que M. *Fitz-Moris*. Cependant, comme on ne mouroit pas de faim non plus, & que toute cette jeunesse étoit fort gaie, cette maniere de vivre me fit du bien réellement, & m'empêcha de retomber dans mes langueurs. Je passois la matinée à prendre des drogues, sur-tout je ne fais quelles eaux, je crois les eaux de Vals, & à écrire à Madame N***; car la correspondance alloit son train, & *Rousseau*

se chargeoit de retirer les lettres de son ami *Dudding*. A midi j'allois faire un tour à la Canourgue avec quelqu'un de nos jeunes commensaux, qui tous étoient de très-bons enfans; on se rassembloit, on alloit dîner. Après dîné, une importante affaire occupoit la plupart d'entre nous jusqu'au soir: c'étoit d'aller hors de la ville jouer le goûté en deux ou trois parties de mail. Je ne jouois pas; je n'en avois ni la force ni l'adresse: mais je pariois; & suivant avec l'intérêt du pari nos joueurs & leurs boules à travers des chemins raboteux & pleins de pierres, je faisois un exercice agréable & salutaire qui me convenoit tout-à-fait. On goûtoit dans un cabaret hors de la ville. Je n'ai pas besoin de dire que ces goûtés étoient gais, mais j'ajouterai qu'ils étoient assez décens, quoique les filles du cabaret

fussent jolies. *M. Fitz-Moris*, grand joueur de mail, étoit notre président, & je puis dire, malgré la mauvaise réputation des étudiants, que je trouvai plus de mœurs & d'honnêteté parmi toute cette jeunesse, qu'il ne seroit aisé d'en trouver dans le même nombre d'hommes faits. Ils étoient plus bruyans que crapuleux, plus gais que libertins; & je me monte si aisément à un train de vie quand il est volontaire, que je n'aurois pas mieux demandé que de voir durer celui-là toujours. Il y avoit parmi ces étudiants plusieurs Irlandois avec lesquels je tâchois d'apprendre quelques mots d'anglois par précaution pour le ***; car le tems approchoit de m'y rendre. Madame *N**** m'en pressoit chaque ordinaire, & je me préparois à lui obéir. Il étoit clair que mes médecins, qui n'avoient rien compris à

mon mal, me regardoient comme un malade imaginaire & me traitoient sur ce pied, avec leur squine, leurs eaux & leur petit-lait. Tout au contraire des théologiens, les médecins & les philosophes n'admettent pour vrai que ce qu'ils peuvent expliquer, & font de leur intelligence la mesure des possibles. Ces Messieurs ne connoissoient rien à mon mal; donc je n'étois pas malade: car comment supposer que des docteurs ne fussent pas tout? Je vis qu'ils ne cherchoient qu'à m'amuser & me faire manger mon argent; & jugeant que leur substitut du*** feroit cela tout aussi bien qu'eux, mais plus agréablement, je résolus de lui donner la préférence, & je quittai Montpellier dans cette sage intention.

Je partis vers la fin de novembre, après six semaines ou deux mois de séjour

séjour dans cette ville, où je laissai une douzaine de louis sans aucun profit pour ma santé ni pour mon instruction, si ce n'est un cours d'anatomie commencé sous M. *Fitz-Moris*, & que je fus obligé d'abandonner par l'horrible puanteur des cadavres qu'on disséquoit, & qu'il me fut impossible de supporter.

Mal à mon aise au-dedans de moi sur la résolution que j'avois prise, j'y réfléchissois en m'avancant toujours vers le Pont S. Esprit, qui étoit également la route du *** & de Chambery. Les souvenirs de Maman & ses lettres, quoique moins fréquentes que celles de Madame N***, réveilloient dans mon cœur des remords que j'avois étouffés durant ma première route. Ils devinrent si vifs au retour, que balançant l'amour du plaisir, ils me mirent en état d'écouter la raison.

seule. D'abord dans le rôle d'aventurier que j'allois recommencer, je pouvois être moins heureux que la première fois; il ne falloit dans tout le *** qu'une seule personne qui eût été en Angleterre, qui connût les Anglois, ou qui fût leur langue, pour me démasquer. La famille de Madame N*** pouvoit se prendre de mauvaise humeur contre moi, & me traiter peu honnêtement. Sa fille, à laquelle malgré moi je pensois plus qu'il n'eût fallu, m'inquiétoit encore. Je tremblois d'en devenir amoureux, & cette peur faisoit déjà la moitié de l'ouvrage. Allois-je donc, pour prix des bontés de la mere, chercher à corrompre sa fille, à lier le plus détestable commerce, à mettre la dissension, le déshonneur, le scandale & l'enfer dans sa maison? Cette idée me fit horreur: je pris bien la ferme résolution de me

combattre & de me vaincre, si ce malheureux penchant venoit à se déclarer. Mais pourquoi m'exposer à ce combat? Quel misérable état de vivre avec la mere dont je serois rassasié, & de brûler pour la fille sans oser lui montrer mon cœur! Quelle nécessité d'aller chercher cet état, & m'exposer aux malheurs, aux affronts, aux remords, pour des plaisirs dont j'avois d'avance épuisé le plus grand charme? car il est certain que ma fantaisie avoit perdu sa première vivacité. Le goût du plaisir y étoit encore, mais la passion n'y étoit plus. A cela se mêloient des réflexions relatives à ma situation, à mes devoirs, à cette Maman si bonne, si généreuse, qui déjà chargée de dettes, l'étoit encore de mes folles dépenses, qui s'épuisoit pour moi, & que je trompois si indignement. Ce reproche devint si vif qu'il l'emporta

à la fin. En approchant du S. Esprit, je pris la résolution de brûler l'étape du *** & de passer tout droit. Je l'exécutai courageusement, avec quelques soupirs, je l'avoue, mais aussi avec cette satisfaction intérieure que je goûtois pour la première fois de ma vie, de me dire, je mérite ma propre estime; je fais préférer mon devoir à mon plaisir. Voilà la première obligation véritable que j'aie à l'étude. C'étoit elle qui m'avoit appris à réfléchir, à comparer. Après les principes si purs que j'avois adoptés, il y avoit peu de tems; après les règles de sagesse & de vertu que je m'étois faites & que je m'étois senti si fier de suivre; la honte d'être si peu conséquent à moi-même, de démentir si-tôt & si haut mes propres maximes, l'emporta sur la volupté: l'orgueil eut peut-être autant de part à ma résolution que la vertu;

mais si cet orgueil n'est pas la vertu même, il a des effets si semblables, qu'il est pardonnable de s'y tromper.

L'un des avantages des bonnes actions est d'élever l'ame & de la disposer à en faire de meilleures: car telle est la foiblesse humaine, qu'on doit mettre au nombre des bonnes actions l'abstinence du mal qu'on est tenté de commettre. Si-tôt que j'eus pris ma résolution, je devins un autre homme, ou plutôt je redevins celui que j'étois auparavant, & que ce moment d'ivresse avoit fait disparaître. Plein de bons sentimens & de bonnes résolutions, je continuai ma route dans la bonne intention d'expier ma faute, ne pensant qu'à régler désormais ma conduite sur les loix de la vertu, à me consacrer sans réserve au service de la meilleure des meres, à lui vouer autant de fidélité que j'avois d'attachement

pour elle , & à n'écouter plus d'autre amour que celui de mes devoirs. Hélas ! la sincérité de mon retour au bien sembloit me promettre une autre destinée ; mais la mienne étoit écrite & déjà commencée ; & quand mon cœur , plein d'amour pour les choses bonnes & honnêtes , ne voyoit plus qu'innocence & bonheur dans la vie , je touchois au moment funeste qui devoit traîner à sa suite la longue chaîne de mes malheurs.

L'empressement d'arriver me fit faire plus de diligence que je n'avois compté. Je lui avois annoncé de Valence le jour & l'heure de mon arrivée. Ayant gagné une demi-journée sur mon calcul , je restai autant de tems à Chaparillan , afin d'arriver juste au moment que j'avois marqué. Je voulois goûter dans tout son charme le plaisir de la revoir. J'aimois mieux le

différer un peu , pour y joindre celui d'être attendu. Cette précaution m'avoit toujours réussi. J'avois vu toujours marquer mon arrivée par une espece de petite fête : je n'en attendois pas moins cette fois ; & ces empressements qui m'étoient si sensibles , valaient bien la peine d'être ménagés.

J'arrivai donc exactement à l'heure. De tout loin je regardois si je ne la verrois point sur le chemin ; le cœur me battoit de plus en plus à mesure que j'approchois. J'arrive essoufflé ; car j'avois quitté ma voiture en ville : je ne vois personne dans la cour , sur la porte , à la fenêtre ; je commence à me troubler ; je redoute quelque accident. J'entre ; tout est tranquille ; des ouvriers goûtoient dans la cuisine ; du reste aucun apprêt. La servante parut surprise de me voir ; elle ignoroit que je dusse arriver. Je monte , je la vois

enfin, cette chere Maman si tendrement, si vivement, si purement aimée; j'accours, je m'élançai à ses pieds. Ah, te voilà, petit! me dit-elle en m'embrassant: as-tu fait bon voyage? comment te portes-tu? Cet accueil m'interdit un peu. Je lui demandai si elle n'avoit pas reçu ma lettre. Elle me dit qu'oui. J'aurois cru que non, lui dis-je; & l'éclaircissement finit là. Un jeune homme étoit avec elle. Je le connoissois pour l'avoir vu déjà dans la maison avant mon départ: mais cette fois il y paroissoit établi, il l'étoit. Bref, je trouvai ma place prise.

Ce jeune homme étoit du Pays-de-Vaud; son pere appelé *Vintzenried*, étoit concierge, ou soi-disant capitaine du château de Chillon. Le fils de monsieur le capitaine étoit garçon perruquier, & couroit le monde en cette qualité, quand il vint se présenter à

Madame de *Warens* qui le reçut bien, comme elle faisoit tous les passans, & sur-tout ceux de son pays. C'étoit un grand fade blondin, assez bien fait, le visage plat, l'esprit de même, parlant comme le beau *Léandre*, mêlant tous les tons, tous les goûts de son état avec la longue histoire de ses bonnes fortunes; ne nommant que la moitié des marquises avec lesquelles il avoit couché, & prétendant n'avoir point coëffé de jolies femmes, dont il n'eût aussi coëffé les maris. Vain, sot, ignorant, insolent; au demeurant, le meilleur fils du monde. Tel fut le substitut qui me fut donné durant mon absence, & l'associé qui me fut offert après mon retour.

O! si les ames dégagées de leurs terrestres entraves, voient encore du sein de l'éternelle lumiere ce qui se

passé chez les mortels, pardonnez, ombre chère & respectable, si je ne fais pas plus de grâce à vos fautes qu'aux miennes, si je dévoile également les unes & les autres aux yeux des lecteurs ! Je dois, je veux être vrai pour vous comme pour moi-même ; vous y perdrez toujours beaucoup moins que moi. Eh ! combien votre aimable & doux caractère, votre inépuisable bonté de cœur, votre franchise & toutes vos excellentes vertus ne rachètent-elles pas de faiblesses, si l'on peut appeler ainsi les torts de votre seule raison ! Vous eûtes des erreurs, & non pas des vices ; votre conduite fut repréhensible, mais votre cœur fut toujours pur.

Le nouveau venu s'étoit montré zélé, diligent, exact pour toutes ses petites commissions qui étoient toujours en grand nombre ; il s'étoit

fait le piqueur de ses ouvriers. Aussi bruyant que je l'étois peu, il se faisoit voir & sur-tout entendre à la fois à la charrue, aux foins, au bois, à l'écurie, à la basse-cour. Il n'y avoit que le jardin qu'il négligeoit, parce que c'étoit un travail trop paisible & qui ne faisoit point de bruit. Son grand plaisir étoit de charger & charrier, de scier ou fendre du bois ; on le voyoit toujours la hache ou la pioche à la main ; on l'entendoit courir, cogner, crier à pleine tête. Je ne fais de combien d'hommes il faisoit le travail ; mais il faisoit toujours le bruit de dix ou douze. Tout ce tintamare en imposa à ma pauvre Maman ; elle crut ce jeune homme un trésor pour ses affaires. Voulant se l'attacher, elle employa pour cela tous les moyens qu'elle y crut propres, & n'oublia pas celui sur lequel elle comptoit le plus.

On a dû connoître mon cœur, ses sentimens les plus constans, les plus vrais, ceux sur-tout qui me ramenoient en ce moment auprès d'elle. Quel prompt & plein bouleversement dans tout mon être ! Qu'on se mette à ma place pour en juger. En un moment je vis évanouir pour jamais tout l'avenir de félicité que je m'étois peint. Toutes les douces idées que je caressois si affectueusement disparurent ; & moi, qui depuis mon enfance ne savois voir mon existence qu'avec la sienne, je me vis seul pour la première fois. Ce moment fut affreux : ceux qui le suivirent furent toujours sombres. J'étois jeune encore : mais ce doux sentiment de jouissance & d'espérance, qui vivifie la jeunesse, me quitta pour jamais. Dès-lors l'être sensible fut mort à demi. Je ne vis plus devant moi que les tristes restes d'une vie

insipide ; & si quelquefois encore une image de bonheur effleura mes desirs, ce bonheur n'étoit plus celui qui m'étoit propre ; je sentoient qu'en l'obtenant je ne serois pas vraiment heureux.

J'étois si bête & ma confiance étoit si pleine, que malgré le ton familier du nouveau venu, que je regardois comme un effet de cette facilité d'humeur de Maman, qui rapprochoit tout le monde d'elle, je ne me serois pas avisé d'en soupçonner la véritable cause, si elle ne me l'eût dite elle-même ; mais elle se pressa de me faire cet aveu avec une franchise capable d'ajouter à ma rage, si mon cœur eût pu se tourner de ce côté-là ; trouvant quant à elle la chose toute simple, me reprochant ma négligence dans la maison, & m'alléguant mes fréquentes absences, comme si elle eût été d'un tempérament

254 LES CONFESIONS.

fort pressé d'en remplir les vides. Ah ! Maman, lui dis-je, le cœur ferré de douleur, qu'osez-vous m'apprendre ? Quel prix d'un attachement pareil au mien ! Ne m'avez-vous tant de fois conservé la vie, que pour m'ôter tout ce qui me la rendoit chère ? J'en mourrai, mais vous me regretterez. Elle me répondit d'un ton tranquille à me rendre fou, que j'étois un enfant ; qu'on ne mouroit point de ces choses-là ; que je ne perdrois rien ; que nous n'en ferions pas moins bons amis, pas moins intimes dans tous les sens ; que son tendre attachement pour moi ne pouvoit ni diminuer ni finir qu'avec elle. Elle me fit entendre, en un mot, que tous mes droits demeuroient les mêmes, & qu'en les partageant avec un autre, je n'en étois pas privé pour cela.

Jamais la pureté, la vérité, la force

LIVRE VI. 255

de mes sentimens pour elle, jamais la sincérité, l'honnêteté de mon âme ne se firent mieux sentir à moi que dans ce moment. Je me précipitai à ses pieds, j'embrassai ses genoux en versant des torrens de larmes. Non, Maman, lui dis-je avec transport ; je vous aime trop pour vous avilir ; votre possession m'est trop chère pour la partager : les regrets qui l'accompagnerent quand je l'acquis, se sont accrus avec mon amour ; non, je ne la puis conserver au même prix. Vous aurez toujours mes adorations ; soyez-en toujours digne : il m'est plus nécessaire encore de vous honorer que de vous posséder. C'est à vous, ô Maman, que je vous cède ; c'est à l'union de nos cœurs que je sacrifie tous mes plaisirs. Puissai-je périr mille fois, avant d'en goûter qui dégradent ce que j'aime !

Je tins cette résolution avec une constance digne, j'ose le dire, du sentiment qui me l'avoit fait former. Dès ce moment je ne vis plus cette Maman si chérie que des yeux d'un véritable fils; & il est à noter que, bien que ma résolution n'eût point son approbation secrète, comme je m'en suis trop apperçu, elle n'employa jamais, pour m'y faire renoncer, ni propos insinuans, ni caresses, ni aucune de ces adroites agaceries dont les femmes savent user sans se commettre, & qui manquent rarement de leur réussir. Réduit à me chercher un sort indépendant d'elle, & n'en pouvant même imaginer, je passai bientôt à l'autre extrémité, & le cherchai tout en elle. Je l'y cherchai si parfaitement, que je parvins presque à m'oublier moi-même. L'ardent desir de la voir heureuse à quelque prix que ce fût,

fût, absorboit toutes mes affections: elle avoit beau séparer son bonheur du mien, je le voyois mien, en dépit d'elle.

Ainsi commencerent à germer avec mes malheurs les vertus dont la semence étoit au fond de mon ame, que l'étude avoit cultivées, & qui n'attendoient pour éclore, que le ferment de l'adversité. Le premier fruit de cette disposition si désintéressée, fut d'écarter de mon cœur tout sentiment de haine & d'envie contre celui qui m'avoit supplanté. Je voulus au contraire, & je voulus sincèrement m'attacher à ce jeune homme, le former, travailler à son éducation, lui faire sentir son bonheur, l'en rendre digne s'il étoit possible, & faire, en un mot, pour lui tout ce qu'*Anet* avoit fait pour moi dans une occasion pareille. Mais la parité man-

quoit entre les personnes. Avec plus de douceur & de lumieres, je n'avois pas le sang-froid & la fermeté d'*Anet*, ni cette force de caractère qui en impositoit, & dont j'aurois eu besoin pour réussir. Je trouvai encore moins dans le jeune homme les qualités qu'*Anet* avoit trouvées en moi; la docilité, l'attachement, la reconnoissance, sur-tout le sentiment du besoin que j'avois de ses soins, & l'ardent desir de les rendre utiles. Tout cela manquoit ici. Celui que je voulois former ne voyoit en moi qu'un pédant importun, qui n'avoit que du babil. Au contraire, il s'admiroit lui-même comme un homme important dans la maison; & mesurant les services qu'il y croyoit rendre sur le bruit qu'il y faisoit, il regardoit ses haches & ses pioches comme infiniment plus utiles que

tous mes bouquins. A quelque égard il n'avoit pas tort; mais il partoit de là pour se donner des airs à faire mourir de rire. Il tranchoit avec les payfans du gentilhomme campagnard; bientôt il en fit autant avec moi, & enfin avec Maman elle-même. Son nom de *Vintzenried* ne lui paroissant pas assez noble, il le quitta pour celui de Monsieur de *Courtilles*, & c'est sous ce dernier nom qu'il a été connu à Chambery, & en Maurienne où il s'est marié.

Enfin tant fit l'illustre personnage, qu'il fut tout dans la maison & moi rien. Comme lorsque j'avois le malheur de lui déplaire c'étoit Maman, & non pas moi, qu'il grondoit, la crainte de l'exposer à ses brutalités me rendoit docile à tout ce qu'il desiroit; & chaque fois qu'il fendoit du bois, emploi qu'il remplissoit avec une fierté sans

égale, il falloit que je fusse là spectateur oisif & tranquille admirateur de sa prouesse. Ce garçon n'étoit pourtant pas absolument d'un mauvais naturel; il aimoit Maman, parce qu'il étoit impossible de ne la pas aimer: il n'avoit même pas pour moi de l'aversion; & quand les intervalles de ses fougues permettoient de lui parler, il nous écoutoit quelquefois assez docilement, convenant franchement qu'il n'étoit qu'un sot; après quoi il n'en faisoit pas moins de nouvelles sottises. Il avoit d'ailleurs une intelligence si bornée & des goûts si bas, qu'il étoit difficile de lui parler raison & presque impossible de se plaire avec lui. A la possession d'une femme pleine de charmes, il ajouta le ragoût d'une femme-de-chambre vieille, rousse, édentée, dont Maman avoit la patience d'endurer le dégoûtant ser-

vice, quoiqu'elle lui fît mal au cœur. Je m'apperçus de ce nouveau manège, & j'en fus outré d'indignation; mais je m'apperçus d'une autre chose qui m'affecta bien plus vivement encore, & qui me jetta dans un plus profond découragement que tout ce qui s'étoit passé jusqu'alors: ce fut le refroidissement de Maman envers moi.

La privation que je m'étois imposée, & qu'elle avoit fait semblant d'approuver, est une de ces choses que les femmes ne pardonnent point, quelque mine qu'elles fassent, moins par la privation qui en résulte pour elles-mêmes que par l'indifférence qu'elles y voient pour leur possession. Prenez la femme la plus sensée, la plus philosophe, la moins attachée à ses sens, le crime le plus irrémissible que l'homme dont au reste elle se soucie le moins puisse commettre envers elle, est d'en

pouvoir jouir & de n'en rien faire. Il faut bien que ceci soit sans exception, puisqu'une sympathie si naturelle & si forte fut altérée en elle par une abstinence qui n'avoit que des motifs de vertu, d'attachement & d'estime. Dès-lors je cessai de trouver en elle cette intimité des cœurs qui fit toujours la plus douce jouissance du mien. Elle ne s'épanchoit plus avec moi que quand elle avoit à se plaindre du nouveau venu ; quand ils étoient bien ensemble , j'entrois peu dans ses confidences. Enfin elle prenoit peu à peu une maniere d'être dont je ne faisois plus partie. Ma présence lui faisoit plaisir encore , mais elle ne lui faisoit plus besoin ; & j'aurois passé des jours entiers sans la voir , qu'elle ne s'en feroit pas apperçue.

Insensiblement je me sentis isolé & seul dans cette même maison dont au-

paravant j'étois l'ame, & où je vivois pour ainsi dire à double. Je m'accoutumai peu à peu à me séparer de tout ce qui s'y faisoit, de ceux même qui l'habitoient ; & pour m'épargner de continuels déchiremens, je m'enfermois avec mes livres, ou bien j'allois soupirer & pleurer à mon aise au milieu des bois. Cette vie me devint bientôt tout-à-fait insupportable. Je sentis que la présence personnelle & l'éloignement de cœur d'une femme qui m'étoit si chère irritoient ma douleur, & qu'en cessant de la voir je m'en sentirois moins cruellement séparé. Je formai le projet de quitter sa maison ; je le lui dis , & loin de s'y opposer elle le favorisa. Elle avoit à Grenoble une amie appelée Madame *Deybens*, dont le mari étoit ami de M. de *Mably*, grand - prévôt à Lyon. M. *Deybens* me proposa l'éducation

264 LES CONFESIONS.
des enfans de M. de *Mably* ; j'acceptai,
& je partis pour Lyon fans laisser ni
presque sentir le moindre regret d'une
séparation dont auparavant la seule
idée nous eût donné les angoisses de
la mort.

J'avois à peu près les connoissances
nécessaires pour un précepteur, & j'en
croyois avoir le talent. Durant un an
que je passai chez M. de *Mably*, j'eus
le tems de me défabuser. La douceur
de mon naturel m'eût rendu propre
à ce métier, si l'emportement n'y eût
mêlé ses orages. Tant que tout alloit
bien & que je voyois réussir mes soins
& mes peines qu'alors je n'épargnois
point, j'étois un ange. J'étois un dia-
ble quand les choses alloient de tra-
vers. Quand mes élèves ne m'enten-
doient pas, j'extravaguois ; & quand
ils marquoient de la méchanceté, je les
aurois tués ; ce n'étoit pas le moyen

LIVRE VI. 265
de les rendre savans & sages. J'en
avois deux ; ils étoient d'humeurs très-
différentes. L'un de huit à neuf ans,
appellé *Sainte-Marie*, étoit d'une jolie
figure, l'esprit assez ouvert, assez vif,
étourdi, badin, malin, mais d'une
malignité gaie. Le cadet, appellé *Con-
dillac*, paroissoit presque stupide, mu-
fard, têtu comme une mule, & ne
pouvant rien apprendre. On peut ju-
ger qu'entre ces deux sujets je n'a-
vois pas besogne faite. Avec de la
patience & du sang-froid peut-être
aurois-je pu réussir ; mais faute de
l'une & de l'autre, je ne fis rien qui
vaille, & mes élèves tournoient très-
mal. Je ne manquois pas d'affiduité ;
mais je manquois d'égalité, sur-tout de
prudence. Je ne savois employer au-
près d'eux que trois instrumens, tou-
jours inutiles & souvent pernicieux
auprès des enfans ; le sentiment, le

raisonnement, la colere. Tantôt je m'attendrissois avec *Ste. Marie* jusqu'à pleurer; je voulois l'attendrir lui-même comme si l'enfant étoit susceptible d'une véritable émotion de cœur: tantôt je m'épuisais à lui parler raison comme s'il avoit pu m'entendre; & comme il me faisoit quelquefois des argumens très-subtils, je le prenois tout de bon pour raisonnable, parce qu'il étoit raisonneur. Le petit *Condillac* étoit encore plus embarrassant; parce que n'entendant rien, ne répondant rien, ne s'émouvant de rien, & d'une opiniâtreté à toute épreuve, il ne triomphoit jamais mieux de moi que quand il m'avoit mis en fureur: alors c'étoit lui qui étoit le sage & c'étoit moi qui étois l'enfant. Je voyois toutes mes fautes, je les sentoiss, j'étudiois l'esprit de mes élèves, je les pénétrois très-bien; & je ne crois pas

que jamais une seule fois j'aie été la dupe de leurs ruses: mais que me servoit de voir le mal, sans savoir appliquer le remede? En pénétrant tout, je n'empêchois rien, je ne réussissois à rien, & tout ce que je faisois étoit précisément ce qu'il ne falloit pas faire.

Je ne réussissois gueres mieux pour moi que pour mes élèves. J'avois été recommandé par Madame *Deybens* à Madame de *Mably*. Elle l'avoit priée de former mes manieres & de me donner le ton du monde; elle y prit quelques soins, & voulut que j'appriſſe à faire les honneurs de sa maison; mais je m'y pris si gauchement, j'étois si honteux, si sot, qu'elle se rebuta & me planta là. Cela ne m'empêcha pas de devenir, selon ma coutume, amoureux d'elle. J'en fis assez pour qu'elle s'en apperçût, mais je n'osai jamais me déclarer; elle ne se trouva pas d'hu-

meur à faire les avances, & j'en fus pour mes lorgneries & mes soupirs, dont même je m'ennuyai bientôt, voyant qu'ils n'aboutissoient à rien.

J'avois tout-à-fait perdu chez Maman le goût des petites friponneries; parce que tout étant à moi, je n'avois rien à voler. D'ailleurs, les principes élevés que je m'étois faits, devoient me rendre désormais bien supérieur à de telles bassesses, & il est certain que depuis lors je l'ai d'ordinaire été; mais c'est moins pour avoir appris à vaincre mes tentations que pour en avoir coupé la racine, & j'aurois grand'peur de voler comme dans mon enfance, si j'étois sujet aux mêmes desirs. J'eus la preuve de cela chez M. de *Mably*. Environné de petites choses volables que je ne regardois même pas, je m'avifai de convoiter un certain petit vin blanc

d'Arbois très-joli, dont quelques verres que par-ci par-là je buvois à table, m'avoient fort affriandé. Il étoit un peu louche; je croyois savoir bien coller le vin, je m'en vantai; on me confia celui-là; je le collai & le gâtai, mais aux yeux seulement. Il resta toujours agréable à boire, & l'occasion fit que je m'en accommodai de tems en tems de quelques bouteilles pour boire à mon aise en mon petit particulier. Malheureusement je n'ai jamais pu boire sans manger. Comment faire pour avoir du pain? Il m'étoit impossible d'en mettre en réserve. En faire acheter par les laquais, c'étoit me déceler & presque insulter le maître de la maison. En acheter moi-même, je n'osai jamais. Un beau Monsieur, l'épée au côté, aller chez un boulanger acheter un morceau de pain, cela se pouvoit-il? Enfin je

me rappellai le pis - aller d'une grande princesse à qui l'on disoit que les paysans n'avoient pas de pain , & qui répondit , qu'ils mangent de la brioche. Encore , que de façons pour en venir là ! Sorti seul à ce dessein , je parcourois quelquefois toute la ville & passois devant trente pâtissiers avant d'entrer chez aucun. Il falloit qu'il n'y eût qu'une seule personne dans la boutique , & que sa physionomie m'attirât beaucoup , pour que j'osasse franchir le pas. Mais aussi , quand j'avois une fois ma chere petite brioche , & que bien enfermé dans ma chambre j'allois trouver ma bouteille au fond d'une armoire , quelles bonnes petites buvettes je faisois là tout seul en lisant quelques pages de roman ! Car lire en mangeant fut toujours ma fantaisie au défaut d'un tête-à-tête. C'est le supplément de la société qui me manque. Je

dévore alternativement une page & un morceau : c'est comme si mon livre dînoit avec moi.

Je n'ai jamais été dissolu ni crapuleux , & ne me suis enivré de ma vie. Ainsi mes petits vols n'étoient pas fort indiscrets : cependant ils se découvrirent ; les bouteilles me décelerent. On ne m'en fit pas semblant ; mais je n'eus plus la direction de la cave. En tout cela M. de *Mably* se conduisit honnêtement & prudemment. C'étoit un très-galant homme , qui sous un air aussi dur que son emploi , avoit une véritable douceur de caractère & une rare bonté de cœur. Il étoit judicieux , équitable & , ce qu'on n'attendroit pas d'un officier de maréchaussée , même très-humain. En sentant son indulgence , je lui en devins plus attaché , & cela me fit prolonger mon séjour dans sa maison plus

que je n'aurois fait sans cela. Mais enfin, dégoûté d'un métier auquel je n'étois pas propre & d'une situation très-gênante qui n'avoit rien d'agréable pour moi, après un an d'essai durant lequel je n'épargnai point mes soins, je me déterminai à quitter mes disciples, bien convaincu que je ne parviendrois jamais à les bien élever. M. de Mably lui-même voyoit tout cela aussi bien que moi. Cependant je crois qu'il n'eût jamais pris sur lui de me renvoyer, si je ne lui en eusse épargné la peine; & cet excès de condescendance en pareil cas n'est assurément pas ce que j'approuve.

Ce qui me rendoit mon état plus insupportable, étoit la comparaison continuelle que j'en faisois avec celui que j'avois quitté; c'étoit le souvenir de mes cheres Charmettes, de mon jardin, de mes arbres, de ma fontaine,
de

de mon verger, & sur-tout de celle pour qui j'étois né, qui donnoit de l'ame à tout cela. En repensant à elle, à nos plaisirs, à notre innocente vie, il me prenoit des ferremens de cœur, des étouffemens qui m'ôtoient le courage de rien faire. Cent fois j'ai été violemment tenté de partir à l'instant & à pied pour retourner auprès d'elle; pourvu que je la revisse encore une fois, j'aurois été content de mourir à l'instant même. Enfin je ne pus résister à ces souvenirs si tendres qui me rappelloient auprès d'elle à quelque prix que ce fût. Je me disois que je n'avois pas été assez patient, assez complaisant, assez careffant; que je pouvois encore vivre heureux dans une amitié très-douce, en y mettant du mien plus que je n'avois fait. Je forme les plus beaux projets du monde, je brûle de les exécuter. Je quitte

tout, je renonce à tout, je pars, je vole, j'arrive dans tous les mêmes transports de ma première jeunesse, & je me retrouve à ses pieds. Ah! j'y ferois mort de joie, si j'avois retrouvé dans son accueil, dans ses caresses, dans son cœur enfin, le quart de ce que j'y retrouvois autrefois, & que j'y reportois encore.

Affreuse illusion des choses humaines ! elle me reçut toujours avec son excellent cœur qui ne pouvoit mourir qu'avec elle : mais je venois rechercher le passé qui n'étoit plus & qui ne pouvoit renaître. A peine eus-je resté demi-heure avec elle, que je sentis mon ancien bonheur mort pour toujours. Je me retrouvai dans la même situation désolante que j'avois été forcé de fuir, & cela, sans que je pusse dire qu'il y eût de la faute de personne; car au fond *Courtilles* n'étoit pas mau-

vais, & parut me revoir avec plus de plaisir que de chagrin. Mais comment me souffrir surnuméraire près de celle pour qui j'avois été tout, & qui ne pouvoit cesser d'être tout pour moi ? Comment vivre étranger dans la maison dont j'étois l'enfant ? L'aspect des objets témoins de mon bonheur passé me rendoit la comparaison plus cruelle. J'aurois moins souffert dans une autre habitation. Mais me voir rappeler incessamment tant de doux souvenirs, c'étoit irriter le sentiment de mes pertes. Consumé de vains regrets, livré à la plus noire mélancolie, je repris le train de rester seul hors les heures des repas. Enfermé avec mes livres, j'y cherchois des distractions utiles; & sentant le péril imminent que j'avois tant craint autrefois, je me tourmentois derechef à chercher en moi-même les moyens d'y pourvoir, quand Ma-

man n'auroit plus de ressource. J'avois mis les choses dans sa maison sur le pied d'aller sans empirer ; mais depuis moi tout étoit changé. Son économe étoit un dissipateur. Il vouloit briller : bon cheval, bon équipage ; il aimoit à s'étaler noblement aux yeux des voisins ; il faisoit des entreprises continuelles en choses où il n'entendoit rien. La pension se mangeoit d'avance, les quartiers en étoient engagés, les loyers étoient arriérés, & les dettes alloient leur train. Je prévoyois que cette pension ne tarderoit pas d'être faisié & peut-être supprimée. Enfin je n'envisageois que ruine & défastres, & le moment m'en sembloit si proche que j'en sentoits d'avance toutes les horreurs.

Mon cher cabinet étoit ma seule distraction. A force d'y chercher des remedes contre le trouble de mon

ame, je m'avisai d'y en chercher contre les maux que je prévoyois ; & revenant à mes anciennes idées, me voilà bâtissant de nouveaux châteaux en Espagne, pour tirer cette pauvre Maman des extrémités cruelles où je la voyois prête à tomber. Je ne me sentoits pas assez savant & ne me croyois pas assez d'esprit pour briller dans la république des lettres, & faire une fortune par cette voie. Une nouvelle idée qui se présenta, m'inspira la confiance que la médiocrité de mes talens ne pouvoit me donner. Je n'avois pas abandonné la musique en cessant de l'enseigner. Au contraire, j'en avois assez étudié la théorie pour pouvoir me regarder au moins comme savant en cette partie. En réfléchissant à la peine que j'avois eue d'apprendre à déchiffrer la note, & à celle que j'avois encore à chanter à livre ouvert, je vins

à penser que cette difficulté pouvoit bien venir de la chose autant que de moi, sachant sur-tout qu'en général apprendre la musique n'étoit pour personne une chose aisée. En examinant la constitution des signes, je les trouvois souvent fort mal inventés. Il y avoit long-tems que j'avois pensé à noter l'échelle par chiffres, pour éviter d'avoir toujours à tracer des lignes & portées, lorsqu'il falloit noter le moindre petit air. J'avois été arrêté par les difficultés des octaves, & par celles de la mesure & des valeurs. Cette ancienne idée me revint dans l'esprit, & je vis en y repensant, que ces difficultés n'étoient pas insurmontables. J'y rêvai avec succès, & je parvins à noter quelque musique que ce fût par mes chiffres avec la plus grande exactitude, & je puis dire avec la plus grande simplicité.

Dès ce moment je crus ma fortune faite; & dans l'ardeur de la partager avec celle à qui je devois tout, je ne songeai qu'à partir pour Paris, ne doutant pas qu'en présentant mon projet à l'académie, je ne fisse une révolution. J'avois rapporté de Lyon quelque argent; je vendis mes livres. En quinze jours ma résolution fut prise & exécutée. Enfin, plein des idées magnifiques qui me l'avoient inspirée, & toujours le même dans tous les tems, je partis de Savoie avec mon système de musique, comme autrefois j'étois parti de Turin avec ma fontaine de héron.

Telles ont été les erreurs & les fautes de ma jeunesse. J'en ai narré l'histoire avec une fidélité dont mon cœur est content. Si dans la suite j'honorai mon âge mûr de quelques vertus, je les aurois dites avec la

280 LES CONFESIONS.
même franchise, & c'étoit mon des-
sein. Mais il faut m'arrêter ici. Le
tems peut lever bien des voiles. Si
ma mémoire parvient à la postérité,
peut - être un jour elle apprendra ce
que j'avois à dire. Alors on saura pour-
quoi je me tais.

Fin du sixieme Livre.

LES

LES
RÉVERIES

DU
PROMENEUR
SOLITAIRE.

PREMIERE PROMENADE.

ME voici donc seul sur la terre,
n'ayant plus de frere, de prochain,
d'ami, de société que moi-même. Le
plus sociable & le plus aimant des hu-
mans en a été proscriit par un accord
unanime. Ils ont cherché dans les raf-
finemens de leur haine quel tourment
pouvoit être le plus cruel à mon ame
sensible, & ils ont brisé violemment

Tome II.

A

2 LES REVERIES.

tous les liens qui m'attachoient à eux. J'aurois aimé les hommes en dépit d'eux-mêmes. Ils n'ont pu qu'en cessant de l'être se dérober à mon affection. Les voilà donc étrangers, inconnus, nuls enfin pour moi, puisqu'ils l'ont voulu. Mais moi, détaché d'eux & de tout, que suis-je moi-même? Voilà ce qui me reste à chercher. Malheureusement cette recherche doit être précédée d'un coup-d'œil sur ma position. C'est une idée par laquelle il faut nécessairement que je passe, pour arriver d'eux à moi.

Depuis quinze ans & plus que je suis dans cette étrange position, elle me paroît encore un rêve. Je m'imagine toujours qu'une indigestion me tourmente, que je dors d'un mauvais sommeil, & que je vais me réveiller bien soulagé de ma peine, en me retrouvant avec mes amis. Oui, sans doute, il

I^{re}. PROMENADE. 3

faut que j'aie fait sans que je m'en aperçusse, un saut de la veille au sommeil, ou plutôt de la vie à la mort. Tiré je ne fais comment de l'ordre des choses, je me suis vu précipité dans un chaos incompréhensible, où je n'aperçois rien du tout; & plus je pense à ma situation présente, & moins je puis comprendre où je suis.

Eh! comment aurois-je pu prévoir le destin qui m'attendoit? Comment le puis-je concevoir encore aujourd'hui que j'y suis livré? Pouvois-je, dans mon bon sens, supposer qu'un jour, moi le même homme que j'étois, le même que je suis encore, je passerois, je serois tenu sans le moindre doute pour un monstre, un empoisonneur, un assassin; que je deviendrois l'horreur de la race humaine, le jouet de la canaille; que toute la salutation que me feroient les passans, seroit de

4 LES REVERIES.

cracher sur moi; qu'une génération toute entière s'amuseroit d'un accord unanime à m'enterrer tout vivant? Quand cette étrange révolution se fit, pris au dépourvu, j'en fus d'abord bouleversé. Mes agitations, mon indignation, me plongèrent dans un délire qui n'a pas eu trop de dix ans pour se calmer; & dans cet intervalle, tombé d'erreur en erreur, de faute en faute, de sottise en sottise, j'ai fourni par mes imprudences aux directeurs de ma destinée autant d'instrumens qu'ils ont habilement mis en œuvre pour la fixer sans retour.

Je me suis débattu long tems aussi violemment que vainement. Sans adresse, sans art, sans dissimulation, sans prudence, franc, ouvert, impatient, emporté, je n'ai fait en me débattant que m'enlacer davantage, & leur donner incessamment de nouvelles

1^{re}. PROMENADE. 5

prises qu'ils n'ont eu garde de négliger. Sentant enfin tous mes efforts inutiles, & me tourmentant à pure perte, j'ai pris le seul parti qui me restoit à prendre, celui de me soumettre à ma destinée sans plus regimber contre la nécessité. J'ai trouvé dans cette résignation le dédommagement de tous mes maux par la tranquillité qu'elle me procure, & qui ne pouvoit s'allier avec le travail continuel d'une résistance aussi pénible qu'infructueuse.

Une autre chose a contribué à cette tranquillité. Dans tous les raffinemens de leur haine, mes persécuteurs en ont omis un que leur animosité leur a fait oublier; c'étoit d'en graduer si bien les effets, qu'ils pussent entretenir & renouveler mes douleurs sans cesse, en me portant toujours quelque nouvelle atteinte. S'ils avoient eu l'adresse de me laisser quelque lueur d'es-

6 LES REVERIES.

pérance, ils me tiendroient encore par là. Ils pourroient faire encore de moi leur jouet par quelque faux leurre, & me navrer ensuite d'un tourment toujours nouveau par mon attente déçue. Mais ils ont d'avance épuisé toutes leurs ressources; en ne me laissant rien ils se sont tout ôté à eux-mêmes. La diffamation, la dépression, la dérision, l'opprobre dont ils m'ont couvert, ne sont pas plus susceptibles d'augmentation que d'adoucissement; nous sommes également hors d'état, eux de les aggraver, & moi de m'y soustraire. Ils se sont tellement pressés de porter à son comble la mesure de ma misère, que toute la puissance humaine, aidée de toutes les ruses de l'enfer, n'y sauroit plus rien ajouter. La douleur physique elle-même, au lieu d'augmenter mes peines, y feroit diversion. En m'arrachant des cris, peut-être elle m'é-

1^{re}. PROMENADE. 7

pargneroit des gémissemens, & les déchiremens de mon corps suspendroient ceux de mon cœur.

Qu'ai-je encore à craindre d'eux, puisque tout est fait? Ne pouvant plus empirer mon état, ils ne sauroient plus m'inspirer d'alarmes. L'inquiétude & l'effroi sont des maux dont ils m'ont pour jamais délivré: c'est toujours un soulagement. Les maux réels ont sur moi peu de prise; je prends aisément mon parti sur ceux que j'éprouve, mais non pas sur ceux que je crains. Mon imagination effarouchée les combine, les retourne, les étend & les augmente. Leur attente me tourmente cent fois plus que leur présence, & la menace m'est plus terrible que le coup. Si-tôt qu'ils arrivent, l'événement leur ôtant tout ce qu'ils avoient d'imaginaire, les réduit à leur juste valeur. Je les trouve alors beaucoup

8 LES REVERIES.

moindres que je ne me les étois figurés ; & même au milieu de ma souffrance, je ne laisse pas de me sentir soulagé. Dans cet état, affranchi de toute nouvelle crainte & délivré de l'inquiétude, de l'espérance, la seule habitude suffira pour me rendre de jour en jour plus supportable une situation que rien ne peut empirer ; & à mesure que le sentiment s'en émousse par la durée, ils n'ont plus de moyens pour le ranimer. Voilà le bien que m'ont fait mes persécuteurs en épuisant sans mesure tous les traits de leur animosité. Ils se sont ôté sur moi tout empire, & je puis désormais me moquer d'eux.

Il n'y a pas deux mois encore qu'un plein calme est rétabli dans mon cœur. Depuis long-tems je ne craignois plus rien ; mais j'espérois encore, & cet espoir tant ôté bercé, tantôt frustré, étoit une prise par laquelle mille passions

1re. PROMENADE. 9

diverses ne cessoient de m'agiter. Un événement aussi triste qu'imprévu, vient enfin d'effacer de mon cœur ce foible rayon d'espérance, & m'a fait voir ma destinée fixée à jamais sans retour ici-bas. Dès-lors je me suis résigné sans réserve, & j'ai retrouvé la paix.

Si-tôt que j'ai commencé d'entrevoir la trame dans toute son étendue, j'ai perdu pour jamais l'idée de ramener de mon vivant le public sur mon compte ; & même ce retour ne pouvant plus être réciproque, me seroit désormais bien inutile. Les hommes auroient beau revenir à moi, ils ne me retrouveroient plus. Avec le dédain qu'ils m'ont inspiré, leur commerce me seroit insipide & même à charge ; & je suis cent fois plus heureux dans ma solitude, que je ne pourrois l'être en vivant avec eux. Ils ont arraché de

mon cœur toutes les douceurs de la société. Elles n'y pourroient plus germer derechef à mon âge ; il est trop tard. Qu'ils me fassent désormais du bien ou du mal, tout m'est indifférent de leur part ; & quoi qu'ils fassent, mes contemporains ne feront jamais rien pour moi.

Mais je comptois encore sur l'avenir, & j'espérois qu'une génération meilleure, examinant mieux & les jugemens portés par celle-ci sur mon compte, & sa conduite avec moi, démêleroit aisément l'artifice de ceux qui la dirigent, & me verroit enfin tel que je suis. C'est cet espoir qui m'a fait écrire mes Dialogues, & qui m'a suggéré mille folles tentatives pour les faire passer à la postérité. Cet espoir, quoiqu'éloigné, tenoit mon ame dans la même agitation que quand je cherchois encore dans le siècle un

cœur juste ; & mes espérances, que j'avois beau jeter au loin, me rendoient également le jouet des hommes d'aujourd'hui. J'ai dit dans mes Dialogues sur quoi je fondois cette attente. Je me trompois. Je l'ai senti par bonheur assez à tems pour trouver encore avant ma dernière heure un intervalle de pleine quiétude & de repos absolu. Cet intervalle a commencé à l'époque dont je parle, & j'ai lieu de croire qu'il ne sera plus interrompu.

Il se passe bien peu de jours que de nouvelles réflexions ne me confirment combien j'étois dans l'erreur de compter sur le retour du public, même dans un autre âge, puisqu'il est conduit dans ce qui me regarde par des guides qui se renouvellent sans cesse dans les corps qui m'ont pris en aversion. Les particuliers meurent ; mais

les corps collectifs ne meurent point. Les mêmes passions s'y perpétuent; & leur haine ardente, immortelle comme le démon qui l'inspire, a toujours la même activité. Quand tous mes ennemis particuliers seront morts, les médecins, les oratoriens vivront encore; & quand je n'aurois pour persécuteurs que ces deux corps-là, je dois être sûr qu'ils ne laisseront pas plus de paix à ma mémoire après ma mort, qu'ils n'en laissent à ma personne de mon vivant. Peut-être, par trait de tems, les médecins que j'ai réellement offensés, pourroient-ils s'appaiser: mais les oratoriens que j'aime, que j'estimois, en qui j'avois toute confiance, & que je n'offensai jamais, les oratoriens, gens d'église & demi-moines, seront à jamais implacables; leur propre iniquité fait mon crime que leur amour-propre ne

me pardonnera jamais; & le public, dont ils auront soin d'entretenir & ranimer l'animosité sans cesse, ne s'appaisera pas plus qu'eux.

Tout est fini pour moi sur la terre. On ne peut plus m'y faire ni bien ni mal. Il ne me reste plus rien à espérer ni à craindre en ce monde, & m'y voilà tranquille au fond de l'abyme, pauvre mortel infortuné, mais impassible comme Dieu même.

Tout ce qui m'est extérieur, m'est étranger désormais. Je n'ai plus en ce monde ni prochain, ni semblables, ni freres. Je suis sur la terre comme dans une planète étrangère, où je serois tombé de celle que j'habitois. Si je reconnois autour de moi quelque chose, ce ne sont que des objets affligeans & déchirans pour mon cœur, & je ne peux jeter les yeux sur ce qui me touche & m'entoure, sans y trouver

toujours quelque sujet de dédain qui m'indigne, ou de douleur qui m'afflige. Ecartons donc de mon esprit tous les pénibles objets dont je m'occuperois aussi douloureusement qu'inutilement. Seul pour le reste de ma vie, puisque je ne trouve qu'en moi la consolation, l'espérance & la paix, je ne dois ni ne veux plus m'occuper que de moi. C'est dans cet état que je reprends la suite de l'examen sévère & sincère que j'appellai jadis mes Confessions. Je consacre mes derniers jours à m'étudier moi-même & à préparer d'avance le compte que je ne tarderai pas à rendre de moi. Livrons-nous tout entier à la douceur de converser avec mon âme, puisqu'elle est la seule que les hommes ne puissent m'ôter. Si à force de réfléchir sur mes dispositions intérieures je parviens à les mettre en meilleur ordre

& à corriger le mal qui peut y rester, mes méditations ne seront pas entièrement inutiles; & quoique je ne sois plus bon à rien sur la terre, je n'aurai pas tout-à-fait perdu mes derniers jours. Les loisirs de mes promenades journalières ont souvent été remplis de contemplations charmantes, dont j'ai regret d'avoir perdu le souvenir. Je fixerai par l'écriture celles qui pourront me venir encore; chaque fois que je les relirai m'en rendra la jouissance. J'oublierai mes malheurs, mes persécuteurs, mes opprobres, en songeant au prix qu'avoit mérité mon cœur.

Ces feuilles ne feront proprement qu'un informe journal de mes rêveries. Il y fera beaucoup question de moi, parce qu'un solitaire qui réfléchit s'occupe nécessairement beaucoup de lui-même. Du reste toutes les idées étrangères qui me passent par la tête

en me promenant, y trouveront également leur place. Je dirai ce que j'ai pensé tout comme il m'est venu, & avec aussi peu de liaison que les idées de la veille en ont d'ordinaire avec celles du lendemain. Mais il en résultera toujours une nouvelle connaissance de mon naturel & de mon humeur, par celle des sentimens & des pensées dont mon esprit fait sa pâture journalière dans l'étrange état où je suis. Ces feuilles peuvent donc être regardées comme un appendice de mes Confessions; mais je ne leur en donne plus le titre, ne sentant plus rien à dire qui puisse le mériter. Mon cœur s'est purifié à la coupelle de l'adversité, & j'y trouve à peine, en le fondant avec soin, quelque reste de penchant répréhensible. Qu'aurois-je encore à confesser, quand toutes les affections terrestres en sont arrachées?

Je

Je n'ai pas plus à me louer qu'à me blâmer: je suis nul désormais parmi les hommes, & c'est tout ce que je puis être, n'ayant plus avec eux de relation réelle, de véritable société. Ne pouvant plus faire aucun bien qui ne tourne à mal, ne pouvant plus agir sans nuire à autrui, ou à moi-même, m'abstenir est devenu mon unique devoir, & je le remplis autant qu'il est en moi. Mais dans ce désœuvrement du corps mon ame est encore active, elle produit encore des sentimens, des pensées, & la vie interne & morale semble encore s'être accrue par la mort de tout intérêt terrestre & temporel. Mon corps n'est plus pour moi qu'un embarras, qu'un obstacle, & je m'en dégage d'avance autant que je puis.

Une situation si singulière mérite assurément d'être examinée & décrite, & c'est à cet examen que je consacre

Tome II.

B

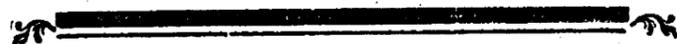
mes derniers loisirs. Pour le faire avec succès, il y faudroit procéder avec ordre & méthode : mais je suis incapable de ce travail, & même il m'écarteroit de mon but qui est de me rendre compte des modifications de mon ame & de leurs successions. Je ferai sur moi-même à quelqu'égard les opérations que font les phyficiens sur l'air pour en connoître l'état journalier. J'appliquerai le barometre à mon ame ; & ces opérations bien dirigées & long-tems répétées me pourroient fournir des résultats aussi sûrs que les leurs. Mais je n'étends pas jusques là mon entreprise ; je me contenterai de tenir le registre des opérations, sans chercher à les réduire en systême. Je fais la même entreprise que Montagne, mais avec un but tout contraire au sien : car il n'écrivoit ses Essais que pour les autres, & je n'écris mes Réve-

ries que pour moi. Si dans mes plus vieux jours, aux approches du départ, je reste, comme je l'espere, dans la même disposition où je suis, leur lecture me rappellera la douceur que je goûte à les écrire, & faisant renâître ainsi pour moi le tems passé, doublera pour ainsi dire mon existence. En dépit des hommes, je saurai goûter encore le charme de la société, & je vivrai décrépît avec moi dans un autre âge, comme je vivrois avec un moins vieux ami.

J'écrivois mes premières Confessions & mes Dialogues dans un souci continuel sur les moyens de les dérober aux mains rapaces de mes persécuteurs, pour les transmettre, s'il étoit possible, à d'autres générations. La même inquiétude ne me tourmente plus pour cet écrit, je fais qu'elle seroit inutile ; & le desir d'être mieux

connu des hommes s'étant éteint dans mon cœur, n'y laisse qu'une indifférence profonde sur le sort de mes vrais écrits, & des monumens de mon innocence, qui déjà peut-être ont été tous pour jamais anéantis. Qu'on épie ce que je fais, qu'on s'inquiète de ces feuilles, qu'on s'en empare, qu'on les supprime, qu'on les falsifie, tout cela m'est égal désormais. Je ne les cache ni ne les montre. Si on me les enlève de mon vivant, on ne m'enlèvera ni le plaisir de les avoir écrites, ni le souvenir de leur contenu, ni les méditations solitaires dont elles sont le fruit & dont la source ne peut s'éteindre qu'avec mon ame. Si dès mes premières calamités j'avois su ne point regimber contre ma destinée, & prendre le parti que je prends aujourd'hui, tous les efforts des hommes, toutes leurs épouvantables machines

eussent été sur moi sans effet, & ils n'auroient pas plus troublé mon repos par toutes leurs trames, qu'ils ne peuvent le troubler désormais par tous leurs succès; qu'ils jouissent à leur gré de mon opprobre, ils ne m'empêcheront pas de jouir de mon innocence, & d'achever mes jours en paix malgré eux.



DEUXIEME PROMENADE.

AYANT donc formé le projet de décrire l'état habituel de mon ame dans la plus étrange position où je puisse jamais trouver un mortel, je n'ai vu nulle manière plus simple & plus sûre d'exécuter cette entreprise, que de tenir un registre fidele de mes promenades solitaires & des rêveries

qui les remplissent, quand je laisse ma tête entièrement libre, & mes idées suivre leur pente sans résistance & sans gêne. Ces heures de solitude & de méditation sont les seules de la journée, où je sois pleinement moi, & à moi sans diversion, sans obstacle, & où je puisse véritablement dire être ce que la nature a voulu.

J'ai bientôt senti que j'avois trop tardé d'exécuter ce projet. Mon imagination déjà moins vive, ne s'enflamme plus comme autrefois à la contemplation de l'objet qui l'anime; je m'enivre moins du délire de la rêverie; il y a plus de réminiscence que de création dans ce qu'elle produit désormais; un tiède allanguissement énerve toutes mes facultés; l'esprit de vie s'éteint en moi par degrés; mon ame ne s'élance plus qu'avec peine hors de sa caduque enveloppe; & sans

l'espérance de l'état auquel j'aspire, parce que je m'y sens avoir droit, je n'existerois plus que par des souvenirs. Ainsi, pour me contempler moi-même avant mon déclin, il faut que je remonte au moins de quelques années au tems où, perdant tout espoir ici-bas & ne trouvant plus d'aliment pour mon cœur sur la terre, je m'accoutumois peu à peu à le nourrir de sa propre substance, & à chercher toute sa pâture au-dedans de moi.

Cette ressource, dont je m'avisai trop tard, devint si féconde qu'elle suffit bientôt pour me dédommager de tout. L'habitude de rentrer en moi-même me fit perdre enfin le sentiment & presque le souvenir de mes maux; j'appris ainsi par ma propre expérience que la source du vrai bonheur est en nous, & qu'il ne dépend pas des hommes de rendre vraiment misérable

celui qui fait vouloir être heureux. Depuis quatre ou cinq ans je goûtois habituellement ces délices internes que trouvent dans la contemplation les âmes aimantes & douces. Ces ravissements, ces extases, que j'éprouvois quelquefois en me promenant ainsi seul, étoient des jouissances que je devois à mes persécuteurs : sans eux, je n'aurois jamais trouvé ni connu les trésors que je portois en moi-même. Au milieu de tant de richesses, comment en tenir un registre fidele ? En voulant me rappeler tant de douces rêveries, au lieu de les décrire j'y retombois. C'est un état que son souvenir ramene, & qu'on cesseroit bientôt de connoître, en cessant tout-à-fait de le sentir.

J'éprouvai bien cet effet dans les promenades qui suivirent le projet d'écrire la suite de mes Confessions, sur-

tout dans celle dont je vais parler, & dans laquelle un accident imprévu vint rompre le fil de mes idées, & leur donner pour quelque tems un autre cours.

Le jeudi 24 octobre 1776, je suivis après dîné les boulevards jusqu'à la rue du Chemin-Verd, par laquelle je gaignois les hauteurs de Ménilmontant, & de là, prenant les sentiers à travers les vignes & les prairies, je traversai jusqu'à Charonne le riant paysage qui sépare ces deux villages ; puis je fis un détour pour revenir par les mêmes prairies, en prenant un autre chemin. Je m'amusois à les parcourir avec ce plaisir & cet intérêt que m'ont toujours donné les sites agréables, & m'arrêtant quelquefois à fixer des plantes dans la verdure. J'en aperçus deux que je voyois assez rarement autour de Paris, & que je trouvai très-abon-

26 LES REVERIES.

dantes dans ce canton-là. L'une est le *picris hieracioides* de la famille des composées, & l'autre le *bupleurum falcatum* de celles des ombellifères. Cette découverte me réjouit & m'amusa très-long-tems, & finit par celle d'une plante encore plus rare, sur-tout dans un pays élevé, savoir, le *cerastium aquaticum* que, malgré l'accident qui m'arriva le même jour, j'ai retrouvé dans un livre que j'avois sur moi, & placé dans mon herbier.

Enfin, après avoir parcouru en détail plusieurs autres plantes que je voyois encore en fleurs, & dont l'aspect & l'énumération qui m'étoit familière, me donnoient néanmoins toujours du plaisir, je quittai peu à peu ces menuës observations pour me livrer à l'impression, non moins agréable, mais plus touchante, que faisoit sur moi l'ensemble de tout cela. De-

II^{me}. PROMENADE. 27

puis quelques jours on avoit achevé la vendange; les promeneurs de la ville s'étoient déjà retirés; les payfans aussi quittoient les champs jusqu'aux travaux d'hiver. La campagne encore verte & riante, mais défeuillée en partie, & déjà presque déserte, offroit par-tout l'image de la solitude & des approches de l'hiver. Il résultoit de son aspect un mélange d'impression douce & triste, trop analogue à mon âge & à mon sort, pour que je ne m'en fisse pas l'application. Je me voyois, au déclin d'une vie innocente & infortunée, l'ame encore pleine de sentimens vivaces, & l'esprit encore orné de quelques fleurs, mais déjà flétries par la tristesse & desséchées par les ennuis. Seul & délaissé, je sentoient venir le froid des premières glaces, & mon imagination tarissant ne peuploit plus ma solitude d'êtres formés selon mon cœur.

Je me disois en soupirant : qu'ai-je fait ici bas ? J'étois fait pour vivre , & je meurs sans avoir vécu. Au moins ce n'a pas été ma faute , & je porterai à l'Auteur de mon être , sinon l'offrande des bonnes œuvres qu'on ne m'a pas laissé faire , du moins un tribut de bonnes intentions frustrées , de sentimens sains , mais rendus sans effet , & d'une patience à l'épreuve des mépris des hommes. Je m'attendrissois sur ces réflexions , je récapitulois les mouvemens de mon ame dès ma jeunesse , & pendant mon âge mûr , & depuis qu'on m'a séquestré de la société des hommes , & durant la longue retraite dans laquelle je dois achever mes jours. Je revenois avec complaisance sur toutes les affections de mon cœur , sur ses attachemens si tendres , mais si aveugles , sur les idées moins tristes que consolantes dont mon esprit s'étoit nourri

depuis quelques années , & je me préparois à les rappeler assez pour les décrire avec un plaisir presque égal à celui que j'avois pris à m'y livrer. Mon après-midi se passa dans ces paisibles méditations , & je m'en revenois très-content de ma journée , quand au fort de ma rêverie , j'en fus tiré par l'événement qui me reste à raconter.

J'étois sur les six heures à la descente de Ménilmontant presque vis-à-vis du Galant-Jardinier , quand des personnes qui marchaient devant moi s'étant tout-à-coup brusquement écartées , je vis fondre sur moi un gros chien danois qui , s'élançant à toutes jambes devant un carrosse , n'eut pas même le tems de retenir sa course ou de se détourner quand il m'aperçut. Je jugeai que le seul moyen que j'avois d'éviter d'être jetté par terre , étoit de faire un grand saut si juste ,

que le chien passât sous moi tandis que je serois en l'air. Cette idée plus prompte que l'éclair, & que je n'eus le tems ni de raisonner ni d'exécuter, fut la dernière avant mon accident. Je ne sentis ni le coup, ni la chute, ni rien de ce qui s'ensuivit, jusqu'au moment où je revins à moi.

Il étoit presque nuit quand je repris connoissance. Je me trouvai entre les bras de trois ou quatre jeunes gens qui me raconterent ce qui venoit de m'arriver. Le chien danois n'ayant pu retenir son élan, s'étoit précipité sur mes deux jambes, & me choquant de sa masse & de sa vitesse, m'avoit fait tomber la tête en avant : la mâchoire supérieure portant tout le poids de mon corps, avoit frappé sur un pavé très-raboteux, & la chute avoit été d'autant plus violente qu'étant à la descente, ma tête avoit donné plus bas que mes pieds.

Le carrosse auquel appartenoit le chien suivoit immédiatement, & m'auroit passé sur le corps, si le cocher n'eût à l'instant retenu ses chevaux. Voilà ce que j'appris par le récit de ceux qui m'avoient relevé & qui me soutenoient encore lorsque je revins à moi. L'état auquel je me trouvai dans cet instant est trop singulier pour n'en pas faire ici la description.

La nuit s'avançoit. J'apperçus le ciel, quelques étoiles, & un peu de verdure. Cette première sensation fut un moment délicieux. Je ne me sentois encore que par là. Je naissais dans cet instant à la vie, & il me sembloit que je remplissois de ma légère existence tous les objets que j'appercevois. Tout entier au moment présent, je ne me souvenois de rien ; je n'avois nulle notion distincte de mon individu, pas la moindre idée de ce qui venoit de

m'arriver; je ne savois ni qui j'étois ni où j'étois : je ne sentoie ni mal, ni crainte, ni inquiétude. Je voyois couler mon sang, comme j'aurois vu couler un ruisseau, sans songer seulement que ce sang m'appartint en aucune forte. Je sentoie dans tout mon être un calme ravissant, auquel chaque fois que je me le rappelle, je ne trouve rien de comparable dans toute l'activité des plaisirs connus.

On me demanda où je demeurois; il me fut impossible de le dire. Je demandai où j'étois; on me dit, *à la Haute-Borne*; c'étoit comme si l'on m'eût dit, *au mont Atlas*. Il fallut demander successivement le pays, la ville & le quartier où je me trouvois. Encore cela ne put-il suffire pour me reconnoître; il me fallut tout le trajet de là jusqu'au boulevard pour me rappeler ma demeure & mon nom. Un
 Monsieur

Monsieur que je ne connoissois pas, & qui eut la charité de m'accompagner quelque tems, apprenant que je demeurois si loin, me conseilla de prendre au Temple un fiacre pour me reconduire chez moi. Je marchois très-bien, très-légèrement, sans sentir ni douleur ni blessure, quoique je crachasse toujours beaucoup de sang. Mais j'avois un frisson glacial, qui faisoit claquer d'une façon très-incommode mes dents cassées. Arrivé au Temple, je pensai que puisque je marchois sans peine, il valoit mieux continuer ainsi ma route à pied, que de m'exposer à périr de froid dans un fiacre. Je fis ainsi la demi-lieue qu'il y a du Temple à la rue Plâtrière, marchant sans peine, évitant les embarras, les voitures, choisissant & suivant mon chemin tout aussi bien que j'aurois pu faire en pleine santé. J'arrive, j'ouvre le secret

qu'on a fait mettre à la porte de la rue, je monte l'escalier dans l'obscurité, & j'entre enfin chez moi sans autre accident que ma chute & ses suites, dont je ne m'apercevois pas même encore alors.

Les cris de ma femme en me voyant, me firent comprendre que j'étois plus maltraité que je ne pensois. Je passai la nuit sans connoître encore & sentir mon mal. Voici ce que je sentis & trouvai le lendemain. J'avois la levre supérieure fendue en-dedans jusqu'au nez ; en-dehors la peau l'avoit mieux garantie & empêchoit la totale séparation ; quatre dents enfoncées à la mâchoire supérieure, toute la partie du visage qui la couvre extrêmement enflée & meurtrie, le pouce droit foulé & très-gros, le pouce gauche grièvement blessé, le bras gauche foulé, le genou gauche aussi très-enflé & qu'une contusion forte & dou-

loureuse empêchoit totalement de plier. Mais avec tout ce fracas, rien de brisé, pas même une dent : bonheur qui tient du prodige dans une chute comme celle-là.

Voilà très-fidèlement l'histoire de mon accident. En peu de jours cette histoire se répandit dans Paris tellement changée & défigurée qu'il étoit impossible d'y rien reconnoître. J'aurois dû compter d'avance sur cette métamorphose ; mais il s'y joignit tant de circonstances bizarres, tant de propos obscurs & de réticences l'accompagnèrent, on m'en parloit d'un air si risiblement discret, que tous ces mystères m'inquiéterent. J'ai toujours haï les ténèbres, elles m'inspirent naturellement une horreur que celles dont on m'environne depuis tant d'années n'ont pas dû diminuer. Parmi toutes les singularités de cette époque je n'en

remarquerai qu'une, mais suffisante pour faire juger des autres.

M. *** , avec lequel je n'avois eu jamais aucune relation, envoya son secretaire s'informer de mes nouvelles, & me faire d'instantes offres de services qui ne me parurent pas, dans la circonstance, d'une grande utilité pour mon soulagement. Son secretaire ne laissa pas de me presser très-vivement de me prévaloir de ces offres, jusqu'à me dire que si je ne me fiois pas à lui, je pouvois écrire directement à M. ***. Ce grand empressement & l'air de confiance qu'il y joignit me firent comprendre qu'il y avoit sous tout cela quelque mystère que je cherchois vainement à pénétrer. Il n'en falloit pas tant pour m'effaroucher, sur-tout dans l'état d'agitation où mon accident & la fièvre qui s'y étoit jointe avoient mis ma tête.

Je me livrois à mille conjectures inquiétantes & tristes, & je faisois surtout ce qui se passoit autour de moi des commentaires qui marquoient plutôt le délire de la fièvre que le sang-froid d'un homme qui ne prend plus d'intérêt à rien.

Un autre événement vint achever de troubler ma tranquillité. Mad. *** m'avoit recherché depuis quelques années, sans que je pusse deviner pourquoi. De petits cadeaux affectés, de fréquentes visites sans objet & sans plaisir me marquoient assez un but secret à tout cela, mais ne me le montreroient pas. Elle m'avoit parlé d'un roman qu'elle vouloit faire pour le présenter à la reine. Je lui avois dit ce que je pensois des femmes auteurs. Elle m'avoit fait entendre que ce projet avoit pour but le rétablissement de sa fortune, pour lequel elle avoit

besoin de protection ; je n'avois rien à répondre à cela. Elle me dit depuis que n'ayant pu avoir accès auprès de la reine, elle étoit déterminée à donner son livre au public. Ce n'étoit plus le cas de lui donner des conseils qu'elle ne me demandoit pas, & qu'elle n'auroit pas suivis. Elle m'avoit parlé de me montrer auparavant le manuscrit. Je la priai de n'en rien faire, & elle n'en fit rien.

Un beau jour, durant ma convalescence, je reçus de sa part ce livre tout imprimé & même relié, & je vis dans la préface de si grosses louanges de moi, si mauffadement plaquées & avec tant d'affectation, que j'en fus désagréablement affecté. La rude flagornerie qui s'y faisoit sentir ne s'allia jamais avec la bienveillance ; mon cœur ne fauroit se tromper là-dessus.

Quelques jours après, Madame ***

me vint voir avec sa fille. Elle m'apprit que son livre faisoit le plus grand bruit à cause d'une note qui le lui attiroit ; j'avois à peine remarqué cette note en parcourant rapidement ce roman. Je la relus après le départ de Madame *** ; j'en examinai la tournure, j'y crus trouver le motif de ses visites, de ses cajoleries, des grosses louanges de sa préface, & je jugeai que tout cela n'avoit d'autre but que de disposer le public à m'attribuer la note, & par conséquent le blâme qu'elle pouvoit attirer à son auteur dans la circonstance où elle étoit publiée.

Je n'avois aucun moyen de détruire ce bruit & l'impression qu'il pouvoit faire ; & tout ce qui dépendoit de moi étoit de ne pas l'entretenir, en souffrant la continuation des vaines & ostensives visites de Madame *** & de sa fille. Voici, pour cet effet, le

billet que j'écrivis à la mere.

“ *Rousseau* ne recevant chez lui
„ aucun auteur, remercie Madame***
„ de ses bontés, & la prie de ne plus
„ l'honorer de ses visites. „

Elle me répondit par une lettre honnête dans la forme, mais tournée comme toutes celles que l'on m'écrit en pareils cas. J'avois barbarement porté le poignard dans son cœur sensible, & je devois croire au ton de sa lettre qu'ayant pour moi des sentimens si vifs & si vrais, elle ne supporteroit point sans mourir cette rupture. C'est ainsi que la droiture & la franchise en toute chose sont des crimes affreux dans le monde, & je paroïtrois à mes contemporains méchant & féroce, quand je n'aurois à leurs yeux d'autre crime que de n'être pas faux & perfide comme eux.

J'étois déjà sorti plusieurs fois, &

je me promenois même assez souvent aux Thuilleries, quand je vis à l'étonnement de plusieurs de ceux qui me rencontroient qu'il y avoit encore à mon égard quelque autre nouvelle que j'ignorois. J'appris enfin que le bruit public étoit, que j'étois mort de ma chute; & ce bruit se répandit si rapidement & si opiniâtrément, que plus de quinze jours après que j'en fus instruit, l'on en parla à la Cour comme d'une chose sûre. Le Courier d'Avignon, à ce qu'on eut soin de m'écrire, annonçant cette heureuse nouvelle, ne manqua pas d'anticiper à cette occasion sur le tribut d'outrages & d'indignités qu'on prépare à ma mémoire après ma mort, en forme d'oraison funebre.

Cette nouvelle fut accompagnée d'une circonstance encore plus singuliere, que je n'appris que par hasard

& dont je n'ai pu savoir aucun détail. C'est qu'on avoit ouvert en même tems une souscription pour l'impression des manuscrits que l'on trouveroit chez moi. Je compris par là qu'on tenoit prêt un recueil d'écrits fabriqués tout exprès pour me les attribuer d'abord après ma mort : car de penser qu'on imprimât fidèlement aucun de ceux qu'on pourroit trouver en effet, c'étoit une bêtise qui ne pouvoit entrer dans l'esprit d'un homme sensé, & dont quinze ans d'expérience ne m'ont que trop garanti.

Ces remarques, faites coup sur coup & suivies de beaucoup d'autres qui n'étoient gueres moins étonnantes, effaroucherent derechef mon imagination que je croyois amortie; & ces noires ténèbres qu'on renforçoit sans relâche autour de moi, ranimerent toute l'horreur qu'elles m'inspirent naturel-

lement. Je me fatiguai à faire sur tout cela mille commentaires, & à tâcher de comprendre des mystères qu'on a rendu inexplicables pour moi. Le seul résultat constant de tant d'énigmes fut la confirmation de toutes mes conclusions précédentes; savoir, que la destinée de ma personne & celle de ma réputation ayant été fixées de concert par toute la génération présente, nul effort de ma part ne pouvoit m'y soustraire, puisqu'il m'est de toute impossibilité de transmettre aucun dépôt à d'autres âges sans le faire passer dans celui-ci par des mains intéressées à le supprimer.

Mais cette fois j'allai plus loin. L'amas de tant de circonstances fortuites, l'élévation de tous mes plus cruels ennemis, affectée pour ainsi dire par la fortune, tous ceux qui gouvernent l'état, tous ceux qui dirigent l'opi-

nion publique, tous les gens en place, tous les hommes en crédit, triés comme sur le volet parmi ceux qui ont contre moi quelque animosité secrète, pour concourir au commun complot, cet accord universel est trop extraordinaire pour être purement fortuit. Un seul homme qui eût refusé d'en être complice, un seul événement qui lui eût été contraire, une seule circonstance imprévue qui lui eût fait obstacle, suffisoit pour le faire échouer. Mais toutes les volontés toutes les fatalités, la fortune, & toutes les révolutions ont affermi l'œuvre des hommes; & un concours si frappant qui tient du prodige, ne peut me laisser douter que son plein succès ne soit écrit dans les décrets éternels. Des foules d'observations particulières, soit dans le passé, soit dans le présent, me confirment tellement dans cette opinion,

que je ne puis m'empêcher de regarder déformais comme un de ces secrets du ciel impénétrables à la raison humaine, la même œuvre que je n'envifageois jusqu'ici que comme un fruit de la méchanceté des hommes.

Cette idée, loin de m'être cruelle & déchirante, me console, me tranquillise, & m'aide à me résigner. Je ne vais pas si loin que S. Augustin, qui se fût consolé d'être damné si telle eût été la volonté de Dieu. Ma résignation vient d'une source moins désintéressée, il est vrai, mais non moins pure & plus digne à mon gré de l'Être parfait que j'adore.

Dieu est juste; il veut que je souffre; & il fait que je suis innocent. Voilà le motif de ma confiance; mon cœur & ma raison me crient qu'elle ne me trompera pas. Laissons donc faire les hommes & la destinée; apprenons

à souffrir fans murmure ; tout doit à la fin rentrer dans l'ordre , & mon tour viendra tôt ou tard.



TROISIEME PROMENADE.

Je deviens vieux en apprenant toujours.

SOLON répétoit souvent ce vers dans sa vieillesse. Il a un sens dans lequel je pourrois le dire aussi dans la mienne ; mais c'est une bien triste science que celle que depuis vingt ans l'expérience m'a fait acquérir : l'ignorance est encore préférable. L'adversité sans doute est un grand maître ; mais ce maître fait payer cher ses leçons , & souvent le profit qu'on en retire ne vaut pas le prix qu'elles ont coûté. D'ailleurs , avant qu'on ait obtenu tout cet acquis par des leçons si

tardives , l'à-propos d'en user se passe. La jeunesse est le tems d'étudier la sagesse ; la vieillesse est le tems de la pratiquer. L'expérience instruit toujours , je l'avoue ; mais elle ne profite que pour l'espace qu'on a devant soi. Est-il tems , au moment qu'il faut mourir , d'apprendre comment on auroit dû vivre ?

Eh , que me servent des lumieres si tard & si douloureusement acquises sur ma destinée & sur les passions d'autrui , dont elle est l'œuvre ! Je n'ai appris à mieux connoître les hommes que pour mieux sentir la misere où ils m'ont plongé , sans que cette connoissance , en me découvrant tous leurs pieges , m'en ait pu faire éviter aucun. Que ne suis-je resté toujours dans cette imbécille mais douce confiance qui me rendit durant tant d'années la proie & le jouet de mes bruyans amis , sans

qu'enveloppé de toutes leurs trames, j'en eusse même le moindre soupçon ! J'étois leur dupe & leur victime, il est vrai, mais je me croyois aimé d'eux, & mon cœur jouissoit de l'amitié qu'ils m'avoient inspirée en leur en attribuant autant pour moi. Ces douces illusions sont détruites. La triste vérité que le tems & la raison m'ont dévoilée, en me faisant sentir mon malheur, m'a fait voir qu'il étoit sans remède & qu'il ne me restoit qu'à m'y résigner.

Ainsi toutes les expériences de mon âge sont pour moi dans mon état sans utilité présente, & sans profit pour l'avenir.

Nous entrons en lice à notre naissance, nous en sortons à la mort. Que sert d'apprendre à mieux conduire son char quand on est au bout de la carrière ? Il ne reste plus à penser alors que comment on en sortira. L'étude
d'un

d'un vieillard, s'il lui en reste encore à faire, est uniquement d'apprendre à mourir, & c'est précisément celle qu'on fait le moins à mon âge ; on y pense à tout, hormis à cela. Tous les vieillards tiennent plus à la vie que les enfans, & en sortent de plus mauvaise grace que les jeunes gens. C'est que tous leurs travaux ayant été pour cette vie, ils voient à la fin qu'ils ont perdu leurs peines. Tous leurs soins, tous leurs biens, tous les fruits de leurs laborieuses veilles, ils quittent tout quand ils s'en vont. Ils n'ont songé à rien acquérir durant leur vie, qu'ils pussent emporter à leur mort.

Je me suis dit tout cela quand il étoit tems de me le dire ; & si je n'ai pas mieux su tirer parti de mes réflexions, ce n'est pas faute de les avoir faites à tems & de les avoir bien digérées. Jetté dès mon enfance dans le tourbillon

du monde, j'appris de bonne heure par l'expérience que je n'étois pas fait pour y vivre, & que je n'y parviendrois jamais à l'état dont mon cœur sentoit le besoin. Cessant donc de chercher parmi les hommes le bonheur que je sentois n'y pouvoir trouver, mon ardente imagination sautoit déjà par-dessus l'espace de ma vie à peine commencée, comme sur un terrain qui m'étoit étranger, pour se reposer sur une assiette tranquille, où je pusse me fixer.

Ce sentiment, nourri par l'éducation dès mon enfance & renforcé durant toute ma vie par le long tissu de miseres & d'infortunes qui l'a remplie, m'a fait chercher dans tous les tems à connoître la nature & la destination de mon être avec plus d'intérêt & de soin que je n'en ai trouvé dans aucun autre homme. J'en ai beaucoup vu

qui philosophoient bien plus doctement que moi; mais leur philosophie leur étoit pour ainsi dire étrangere. Voulant être plus savans que d'autres, ils étudioient l'univers pour savoir comment il étoit arrangé, comme ils auroient étudié quelque machine qu'ils auroient apperçue, par pure curiosité. Ils étudioient la nature humaine pour en pouvoir parler savamment, mais non pas pour se connoître; ils travailloient pour instruire les autres, mais non pas pour s'éclairer en-dedans. Plusieurs d'entr'eux ne vouloient que faire un livre, n'importoit quel, pourvu qu'il fût accueilli. Quand le leur étoit fait & publié, son contenu ne les intéressoit plus en aucune sorte, si ce n'est pour le faire adopter aux autres & pour le défendre au cas qu'il fût attaqué, mais du reste sans en rien tirer pour leur propre usage, sans s'em-

barrasser même que ce contenu fût faux ou vrai, pourvu qu'il ne fût pas réfuté. Pour moi, quand j'ai désiré d'apprendre, c'étoit pour favoir moi-même, & non pas pour enseigner; j'ai toujours cru qu'avant d'instruire les autres il falloit commencer par favoir assez pour soi; & de toutes les études que j'ai tâché de faire en ma vie au milieu des hommes, il n'y en a gueres que je n'eusse faite également seul dans une isle déserte, où j'aurois été confiné pour le reste de mes jours. Ce qu'on doit faire dépend beaucoup de ce qu'on doit croire, & dans tout ce qui ne tient pas aux premiers besoins de la nature nos opinions sont la regle de nos actions. Dans ce principe qui fut toujours le mien, j'ai cherché souvent & long-tems, pour diriger l'emploi de ma vie, à connoître sa véritable fin, & je me suis bientôt consolé

de mon peu d'aptitude à me conduire habilement dans ce monde, en sentant qu'il n'y falloit pas chercher cette fin.

Né dans une famille où régnoient les mœurs & la piété, élevé ensuite avec douceur chez un ministre plein de sagesse & de religion, j'avois reçu dès ma plus tendre enfance des principes, des maximes, d'autres diroient des préjugés, qui ne m'ont jamais tout-à-fait abandonné. Enfant encore, & livré à moi-même, alléché par des caresses, séduit par la vanité, leurré par l'espérance, forcé par la nécessité, je me fis catholique: mais je demeurai toujours chrétien; & bientôt gagné par l'habitude, mon cœur s'attacha sincèrement à ma nouvelle religion. Les instructions, les exemples de Madame de *Warens* m'affermirent dans cet attachement. La solitude champêtre

où j'ai passé la fleur de ma jeunesse, l'étude des bons livres, à laquelle je me livrai tout entier, renforcerent auprès d'elle mes dispositions naturelles aux sentimens affectueux, & me rendirent dévot presque à la manière de *Fénelon*. La méditation dans la retraite, l'étude de la nature, la contemplation de l'univers forcent un solitaire à s'élaner incessamment vers l'Auteur des choses, & à chercher avec une douce inquiétude la fin de tout ce qu'il voit & la cause de tout ce qu'il sent. Lorsque ma destinée me rejetta dans le torrent du monde, je n'y retrouvai plus rien qui pût flatter un moment mon cœur. Le regret de mes doux loisirs me suivit par-tout, & jetta l'indifférence & le dégoût sur tout ce qui pouvoit se trouver à ma portée, propre à mener à la fortune & aux honneurs. Incertain dans mes inquiets

desirs, j'espérois peu, j'obtins moins, & je sentis dans des lueurs même de prospérité, que quand j'aurois obtenu tout ce que je croyois chercher, je n'y aurois point trouvé ce bonheur dont mon cœur étoit avide sans en savoir démêler l'objet. Ainsi tout contribuoit à détacher mes affections de ce monde, même avant les malheurs qui devoient m'y rendre tout-à-fait étrangers. Je parvins jusqu'à l'âge de quarante ans, flottant entre l'indigence & la fortune, entre la sagesse & l'égarement, plein de vices d'habitude sans aucun mauvais penchant dans le cœur, vivant au hasard sans principes bien décidés par ma raison, & distrait sur mes devoirs sans les mépriser, mais souvent sans les bien connoître.

Dès ma jeunesse j'avois fixé cette époque de quarante ans comme le terme de mes efforts pour parvenir,

& celui de mes prétentions en tout genre ; bien résolu , dès cet âge atteint & dans quelque situation que je fusse , de ne plus me débattre pour en sortir & de passer le reste de mes jours à vivre au jour la journée sans plus m'occuper de l'avenir. Le moment venu , j'exécutai ce projet sans peine ; & quoiqu'alors ma fortune semblât vouloir prendre une assiette plus fixe , j'y renonçai non-seulement sans regret , mais avec un plaisir véritable. En me délivrant de tous ces leurre , de toutes ces vaines espérances , je me livrai pleinement à l'incurie & au repos d'esprit qui fit toujours mon goût le plus dominant & mon penchant le plus durable. Je quittai le monde & ses pompes , je renonçai à toutes parures ; plus d'épée , plus de montre , plus de bas blancs , de dorure , de coëffure ; une perruque toute simple , un bon gros

habit de drap ; & mieux que tout cela , je déracinai de mon cœur les cupidités & les convoitises qui donnent du prix à tout ce que je quittois. Je renonçai à la place que j'occupois alors , pour laquelle je n'étois nullement propre , & je me mis à copier de la musique à tant la page ; occupation pour laquelle j'avois eu toujours un goût décidé.

Je ne bornai pas ma réforme aux choses extérieures. Je sentis que celle-là même en exigeoit une autre plus pénible sans doute , mais plus nécessaire dans les opinions ; & résolu de n'en pas faire à deux fois , j'entrepris de soumettre mon intérieur à un examen sévère qui le réglât pour le reste de ma vie tel que je voulois le trouver à ma mort.

Une grande révolution qui venoit de se faire en moi , un autre monde

moral qui se dévoiloit à mes regards, les insensés jugemens des hommes, dont, sans prévoir encore combien j'en ferois la victime, je commençois à sentir l'absurdité, le besoin toujours croissant d'un autre bien que la gloriole littéraire, dont à peine la vapeur m'avoit atteint que j'en étois déjà dégoûté, le desir enfin de tracer pour le reste de ma carrière une route moins incertaine que celle dans laquelle j'en venois de passer la plus belle moitié, tout m'obligeoit à cette grande revue dont je sentoisi depuis long-tems le besoin. Je l'entrepris donc, & je ne négligeai rien de ce qui dépendoit de moi pour bien exécuter cette entreprise.

C'est de cette époque que je puis dater mon entier renoncement au monde, & ce goût vif pour la solitude, qui ne m'a plus quitté depuis ce tems-

là. L'ouvrage que j'entreprendois ne pouvoit s'exécuter que dans une retraite absolue; il demandoit de longues & paisibles méditations que le tumulte de la société ne souffre pas. Cela me força de prendre pour un tems une autre maniere de vivre, dont ensuite je me trouvai si bien, que ne l'ayant interrompue depuis lors que par force & pour peu d'instans, je l'ai reprise de tout mon cœur & m'y suis borné sans peine, aussi-tôt que je l'ai pu; & quand ensuite les hommes m'ont réduit à vivre seul, j'ai trouvé qu'en me séquestrant pour me rendre misérable, ils avoient plus fait pour mon bonheur que je n'avois su faire moi-même.

Je me livrai au travail que j'avois entrepris, avec un zele proportionné & à l'importance de la chose & au besoin que je sentoisi en avoir. Je vivois

alors avec des philosophes modernes qui ne ressembloient gueres aux anciens : au lieu de lever mes doutes & de fixer mes irrésolutions , ils avoient ébranlé toutes les certitudes que je croyois avoir sur les points qu'il m'importoit le plus de connoître : car , ardens missionnaires d'athéisme , & très-impérieux dogmatiques , ils n'enduroient point sans colere , que sur quelque point que ce pût être , on osât penser autrement qu'eux. Je m'étois défendu souvent assez foiblement par haine pour la dispute , & par peu de talent pour la soutenir : mais jamais je n'adoptai leur désolante doctrine ; & cette résistance à des hommes aussi intolérans , qui d'ailleurs avoient leurs vues , ne fut pas une des moindres causes qui attiferent leur animosité.

Ils ne m'avoient pas persuadé , mais ils m'avoient inquiété. Leurs argu-

mens m'avoient ébranlé , sans m'avoir jamais convaincu ; je n'y trouvois point de bonne réponse , mais je sentoient qu'il y en devoit avoir. Je m'accusois moins d'erreur que d'ineptie , & mon cœur leur répondoit mieux que ma raison.

Je me dis enfin , me laisserai-je éternellement ballotter par les sophismes des mieux difans , dont je ne suis pas même sûr que les opinions qu'ils prêchent & qu'ils ont tant d'ardeur à faire adopter aux autres , soient bien les leurs à eux-mêmes ? Leurs passions , qui gouvernent leurs doctrines , leur intérêt de faire croire ceci ou cela , rendent impossible à pénétrer ce qu'ils croient eux-mêmes. Peut-on chercher de la bonne-foi dans des chefs de parti ? Leur philosophie est pour les autres ; il m'en faudroit une pour moi. Cherchons-la de toutes mes

62 LES REVERIES.

forces tandis qu'il est tems encore , afin d'avoir une regle fixe de conduite pour le reste de mes jours. Me voilà dans la maturité de l'âge , dans toute la force de l'entendement. Déjà je touche au déclin. Si j'attends encore , je n'aurai plus dans ma délibération tardive l'usage de toutes mes forces ; mes facultés intellectuelles auront déjà perdu de leur activité ; je ferai moins bien ce que je puis faire aujourd'hui de mon mieux possible : saisissons ce moment favorable ; il est l'époque de ma réforme externe & matérielle ; qu'il soit aussi celle de ma réforme intellectuelle & morale. Fixons une bonne fois mes opinions , mes principes , & soyons pour le reste de ma vie ce que j'aurois trouvé devoir être après y avoir bien pensé.

J'exécutai ce projet lentement & à diverses reprises , mais avec tout l'ef-

III^{me}. PROMENADE. 63

fort & toute l'attention dont j'étois capable. Je sentoís vivement que le repos du reste de mes jours & mon sort total en dépendoient. Je m'y trouvai d'abord dans un tel labyrinthe d'embarras , de difficultés , d'objections , de tortuosités , de ténèbres , que vingt fois tenté de tout abandonner , je fus prêt , renonçant à de vaines recherches , de m'en tenir dans mes délibérations aux regles de la prudence commune , sans plus en chercher dans des principes que j'avois tant de peine à débrouiller. Mais cette prudence même m'étoit tellement étrangère , je me sentoís si peu propre à l'acquérir , que la prendre pour mon guide , n'étoit autre chose que vouloir à travers les mers & les orages chercher sans gouvernail , sans bouffole , un fanal presque inaccessible , & qui ne m'indiquoit aucun port.

Je persistai : pour la première fois

de ma vie j'eus du courage , & je dois à son succès d'avoir pu soutenir l'horrible destinée qui dès-lors commençoit à m'envelopper sans que j'en eusse le moindre soupçon. Après les recherches les plus ardentés & les plus sincères qui jamais peut-être aient été faites par aucun mortel , je me décidai pour toute ma vie sur tous les sentimens qu'il m'importoit d'avoir ; & si j'ai pu me tromper dans mes résultats , je suis sûr au moins que mon erreur ne peut m'être imputée à crime ; car j'ai fait tous mes efforts pour m'en garantir. Je ne doute point , il est vrai , que les préjugés de l'enfance & les vœux secrets de mon cœur n'aient fait pencher la balance du côté le plus consolant pour moi. On se défend difficilement de croire ce qu'on desire avec tant d'ardeur ; & qui peut douter que l'intérêt d'admettre ou rejeter les jugemens

jugemens de l'autre vie ne détermine la foi de la plupart des hommes sur leur espérance ou leur crainte ? Tout cela pouvoit fasciner mon jugement , j'en conviens , mais non pas altérer ma bonne-foi : car je craignois de me tromper sur toute chose. Si tout consistoit dans l'usage de cette vie , il m'importoit de le savoir , pour en tirer du moins le meilleur parti qu'il dépendroit de moi tandis qu'il étoit encore tems , & n'être pas tout-à-fait dupe. Mais ce que j'avois le plus à redouter au monde dans la disposition où je me sentoiss , étoit d'exposer le sort éternel de mon ame pour la jouissance des biens de ce monde , qui ne m'ont jamais paru d'un grand prix.

J'avoue encore que je ne levai pas toujours à ma satisfaction toutes ces difficultés qui m'avoient embarrassé , & dont nos philosophes avoient si sou-

vent rebattu mes oreilles. Mais, résolu de me décider enfin sur des matières où l'intelligence humaine a si peu de prise, & trouvant de toutes parts des mystères impénétrables & des objections insolubles, j'adoptai dans chaque question le sentiment qui me parut le mieux établi directement, le plus croyable en lui-même, sans m'arrêter aux objections que je ne pouvois résoudre, mais qui se rétorquoient par d'autres objections non moins fortes dans le système opposé. Le ton dogmatique sur ces matières ne convient qu'à des charlatans; mais il importe d'avoir un sentiment pour foi, & de le choisir avec toute la maturité de jugement qu'on y peut mettre. Si malgré cela nous tombons dans l'erreur, nous n'en saurions porter la peine en bonne justice, puisque nous n'en aurons point la coulpe. Voilà le principe

III^{me}. PROMENADE. 67
inébranlable qui sert de base à ma sécurité.

Le résultat de mes pénibles recherches fut tel à peu près que je l'ai consigné depuis dans la profession de foi du Vicaire Savoyard, ouvrage indignement prostitué & profané dans la génération présente, mais qui peut faire un jour révolution parmi les hommes, si jamais il y renaît du bon sens & de la bonne-foi.

Depuis lors, resté tranquille dans les principes que j'avois adoptés après une méditation si longue & si réfléchie, j'en ai fait la règle immuable de ma conduite & de ma foi, sans plus m'inquiéter, ni des objections que je n'avois pu résoudre, ni de celles que je n'avois pu prévoir, & qui se présentoient nouvellement de tems à autre à mon esprit. Elles m'ont inquiété quelquefois, mais elles ne m'ont ja-

mais ébranlé. Je me suis toujours dit : tout cela ne sont que des arguties & des subtilités métaphysiques, qui ne sont d'aucun poids auprès des principes fondamentaux adoptés par ma raison, confirmés par mon cœur, & qui tous portent le sceau de l'assentiment intérieur dans le silence des passions. Dans des matières si supérieures à l'entendement humain, une objection que je ne puis résoudre renversera-t-elle tout un corps de doctrine si solide, si bien liée, & formée avec tant de méditation & de soin, si bien appropriée à ma raison, à mon cœur, à tout mon être, & renforcée de l'assentiment intérieur que je sens manquer à toutes les autres ? Non, de vaines argumentations ne détruiront jamais la convenance que j'apperçois entre ma nature immortelle & la constitution de ce monde, & l'ordre physique que j'y

vois régner. J'y trouve dans l'ordre moral correspondant, & dont le système est le résultat de mes recherches, les appuis dont j'ai besoin pour supporter les misères de ma vie. Dans tout autre système je vivrois sans ressource, & je mourrois sans espoir. Je serois la plus malheureuse des créatures. Tenons-nous en donc à celui qui seul suffit pour me rendre heureux en dépit de la fortune & des hommes.

Cette délibération & la conclusion que j'en tirai ne semblent-elles pas avoir été dictées par le Ciel même pour me préparer à la destinée qui m'attendoit, & me mettre en état de la soutenir ? Que serois-je devenu, que deviendrois-je encore, dans les angoisses affreuses qui m'attendoient, & dans l'incroyable situation où je suis réduit pour le reste de ma vie, si, resté sans

asyle où je pusse échapper à mes implacables persécuteurs, sans dédommagement des opprobres qu'ils me font essuyer en ce monde, & sans espoir d'obtenir jamais la justice qui m'étoit due, je m'étois vu livré tout entier au plus horrible sort qu'ait éprouvé sur la terre aucun mortel? Tandis que, tranquille dans mon innocence, je n'imaginois qu'estime & bienveillance pour moi parmi les hommes; tandis que mon cœur ouvert & confiant s'épanchoit avec des amis & des frères, les traîtres m'enlaçoient en silence de rets forgés au fond des enfers. Surpris par les plus imprévus de tous les malheurs & les plus terribles pour une ame fière, traîné dans la fange sans jamais savoir par qui, ni pourquoi, plongé dans un abyme d'ignominie, enveloppé d'horribles ténèbres, à travers lesquelles je n'ap-

percevois que de sinistres objets, à la première surprise je fus terrassé; & jamais je ne serois revenu de l'abattement où me jetta ce genre imprévu de malheurs, si je ne m'étois ménagé d'avance des forces pour me relever dans mes chûtes.

Ce ne fut qu'après des années d'agitations, que reprenant enfin mes esprits & commençant de rentrer en moi-même, je sentis le prix des ressources que je m'étois ménagées pour l'adversité. Décidé sur toutes les choses dont il m'importoit de juger, je vis, en comparant mes maximes à ma situation, que je donnois aux insensés jugemens des hommes, & aux petits événemens de cette courte vie, beaucoup plus d'importance qu'ils n'en avoient; que cette vie n'étant qu'un état d'épreuves, il importoit peu que ces épreuves fussent de telle ou telle

forte, pourvu qu'il en résultât l'effet auquel elles étoient destinées, & que par conséquent, plus les épreuves étoient grandes, fortes, multipliées, plus il étoit avantageux de les savoir soutenir. Toutes les plus vives peines perdent leur force pour quiconque en voit le dédommagement grand & sûr; & la certitude de ce dédommagement étoit le principal fruit que j'avois retiré de mes méditations précédentes.

Il est vrai qu'au milieu des outrages sans nombre & des indignités sans mesure dont je me sentois accablé de toutes parts, des intervalles d'inquiétude & de doute venoient de tems à autre ébranler mon espérance & troubler ma tranquillité. Les puissantes objections que je n'avois pu résoudre se présentoient alors à mon esprit avec plus de force, pour achever de m'abattre précisément dans les momens

où, surchargé du poids de ma destinée, j'étois prêt à tomber dans le découragement. Souvent des argumens nouveaux que j'entendois faire me revenoient dans l'esprit à l'appui de ceux qui m'avoient déjà tourmenté. Ah! me disois-je alors dans des ferremens de cœur prêts à m'étouffer, qui me garantira du désespoir, si dans l'horreur de mon sort je ne vois plus que des chimères dans les consolations que me fournissoit ma raison; si, détruisant ainsi son propre ouvrage, elle renverse tout l'appui d'espérance & de confiance qu'elle m'avoit ménagé dans l'adversité? Quel appui que des illusions qui ne bercent que moi seul au monde! Toute la génération présente ne voit qu'erreurs & préjugés dans les sentimens dont je me nourris seul; elle trouve la vérité, l'évidence dans le système contraire au mien; elle

semble même ne pouvoir croire que je l'adopte de bonne-foi ; & moi-même en m'y livrant de toute ma volonté, j'y trouve des difficultés insurmontables qu'il m'est impossible de résoudre & qui ne m'empêchent pas d'y persister. Suis-je donc seul sage, seul éclairé parmi les mortels ? Pour croire que les choses sont ainsi, suffit-il qu'elles me conviennent ? Puis-je prendre une confiance éclairée en des apparences qui n'ont rien de solide aux yeux du reste des hommes, & qui me sembleroient illusoires à moi-même, si mon cœur ne soutenoit pas ma raison ? N'eût-il pas mieux valu combattre mes persécuteurs à armes égales, en adoptant leurs maximes, que de rester sur les chimeres des miennes en proie à leurs atteintes sans agir pour les repousser ? Je me crois sage, & je ne suis que dupe, victime & martyr d'une vaine erreur.

Combien de fois dans ces momens de doute & d'incertitude je fus prêt à m'abandonner au désespoir ! Si jamais j'avois passé dans cet état un mois entier, c'étoit fait de ma vie & de moi. Mais ces crises, quoiqu'autrefois assez fréquentes, ont toujours été courtes ; & maintenant que je n'en suis pas délivré tout-à-fait encore, elles sont si rares & si rapides, qu'elles n'ont pas même la force de troubler mon repos. Ce sont de légères inquiétudes qui n'affectent pas plus mon ame, qu'une plume qui tombe dans la rivière ne peut altérer le cours de l'eau. J'ai senti que, remettre en délibération les mêmes points sur lesquels je m'étois ci-devant décidé, étoit me supposer de nouvelles lumières, ou le jugement plus formé, ou plus de zèle pour la vérité que je n'avois lors de mes recherches ; qu'aucun de ces cas n'étant

ni ne pouvant être le mien , je ne pouvois préférer par aucune raison solide des opinions qui , dans l'accablement du défefpoir , ne me tentoient que pour augmenter ma mifere , à des fentimens adoptés dans la vigueur de l'âge , dans toute la maturité de l'efprit , après l'examen le plus réfléchi , & dans des tems où le calme de ma vie ne me laiffoit d'autre intérêt dominant que celui de connoître la vérité. Aujourd'hui que mon cœur ferré de détrefle , mon ame affaiffée par les ennuis , mon imagination effarouchée , ma tête troublée par tant d'affreux myfteres dont je fuis environné , aujourd'hui que toutes mes facultés affoiblies par la vieillesse & les angoiffes ont perdu tout leur reffort , irai-je m'ôter à plaisir toutes les reflources que je m'étois ménagées , & donner plus de confiance à ma raifon déclinante pour me rendre

injuftement malheureux , qu'à ma raifon pleine & vigoureuſe pour me dédommager des maux que je fouffre fans les avoir mérités ? Non , je ne fuis ni plus ſage , ni mieux inſtruit , ni de meilleure foi que quand je me décidai ſur ces grandes queſtions ; je n'ignorois pas alors les difficultés dont je me laiffe troubler aujourd'hui ; elles ne m'arrêterent pas ; & ſ'il ſ'en préſente quelques nouvelles dont on ne ſ'étoit pas encore aviſé , ce ſont les ſophiſmes d'une ſubtile métaphyſique qui ne ſauroient balancer les vérités éternelles admifes de tous les tems , par tous les ſages , reconnues par toutes les nations , & gravées dans le cœur humain en caractères ineffaçables. Je ſavois , en méditant ſur ces matières , que l'entendement humain circonſcrit par les ſens ne les pouvoit embraffer dans toute leur étendue. Je m'en tins donc à ce qui étoit à ma

portée, sans m'engager dans ce qui la passoit. Ce parti étoit raisonnable, je l'embrassai jadis & m'y tins avec l'assentiment de mon cœur & de ma raison. Sur quel fondement y renoncerois-je aujourd'hui que tant de puissans motifs m'y doivent tenir attaché? Quel danger vois-je à le suivre? Quel profit trouverois-je à l'abandonner? En prenant la doctrine de mes persécuteurs, prendrois-je aussi leur morale? cette morale sans racine & sans fruit, qu'ils étalent pompeusement dans des livres ou dans quelque action d'éclat sur le théâtre, sans qu'il en pénètre jamais rien dans le cœur ni dans la raison; ou bien cette autre morale secrète & cruelle, doctrine intérieure de tous leurs initiés, à laquelle l'autre ne sert que de masque, qu'ils suivent seule dans leur conduite, & qu'ils ont si habilement pratiquée à

mon égard. Cette morale, purement offensive, ne sert point à la défense, & n'est bonne qu'à l'agression. De quoi me serviroit-elle dans l'état où ils m'ont réduit? Ma seule innocence me soutient dans les malheurs; & combien me rendrois-je plus malheureux encore, si m'ôtant cette unique mais puissante ressource, j'y substituois la méchanceté! Les atteindrois-je dans l'art de nuire? & quand j'y réussirois, de quel mal me soulageroit celui que je leur pourrois faire? Je perdrois ma propre estime, & je ne gagnerois rien à la place.

C'est ainsi que raisonnant avec moi-même, je parvins à ne plus me laisser ébranler dans mes principes par des argumens captieux, par des objections insolubles, & par des difficultés qui passaient ma portée & peut-être celle de l'esprit humain. Le mien, restant

dans la plus solide assiette que j'avois pu lui donner, s'accoutuma si bien à s'y reposer à l'abri de ma conscience, qu'aucune doctrine étrangere ancienne ou nouvelle ne peut plus l'émouvoir, ni troubler un instant mon repos. Tombé dans la langueur & l'appesantissement d'esprit, j'ai oublié jusqu'aux raisonnemens sur lesquels je fondois ma croyance & mes maximes; mais je n'oublierai jamais les conclusions que j'en ai tirées avec l'approbation de ma conscience & de ma raison, & je m'y tiens désormais. Que tous les philosophes viennent ergoter contre: ils perdront leur tems & leurs peines. Je me tiens pour le reste de ma vie en toute chose, au parti que j'ai pris quand j'étois plus en état de bien choisir.

Tranquille dans ces dispositions, j'y trouve avec le contentement de
moi,

moi, l'espérance & les consolations dont j'ai besoin dans ma situation. Il n'est pas possible qu'une solitude aussi complete, aussi permanente, aussi triste en elle-même, l'animosité toujours sensible & toujours active de toute la génération présente, les indignités dont elle m'accable sans cesse, ne me jettent quelquefois dans l'abattement; l'espérance ébranlée, les doutes décourageans reviennent encore de tems à autre troubler mon ame & la remplir de tristesse. C'est alors qu'incapable des opérations de l'esprit nécessaires pour me rassurer moi-même, j'ai besoin de me rappeler mes anciennes résolutions: les soins, l'attention, la sincérité de cœur que j'ai mises à les prendre, reviennent alors à mon souvenir & me rendent toute ma confiance. Je me refuse ainsi à toutes nouvelles idées comme à des erreurs